

# Le paysage des noyaux religieux

Par Paul-Louis Martin



CONSULTER EN LIGNE

**[atlas.cieq.ca](https://atlas.cieq.ca)**

Une fenêtre sur le passé québécois

Plus de 200 textes et cartes de référence  
sur l'histoire du Québec en libre accès

POUR CITER CET ARTICLE, UTILISER L'INFORMATION SUIVANTE :

Martin, Paul-Louis (2001). «Le paysage des noyaux religieux» dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *La paroisse*. Québec: Les Presses de l'Université Laval (coll. «Atlas historique du Québec»). [En ligne]: <https://atlas.cieq.ca/la-paroisse/le-paysage-des-noyaux-religieux.pdf>

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)  
Dépôt légal (Québec et Canada), 2001.  
ISBN 2-7637-7818-6

---

Les chercheurs du CIEQ, issus de neuf universités, se rejoignent pour étudier les changements de la société québécoise, depuis la colonisation française jusqu'à nos jours. Leurs travaux s'inscrivent dans trois grands axes de recherche: **les gens** : les populations et leurs milieux; **les ressources** : les moyens d'existence et les stratégies; **les régulations** : la norme, l'usage et la marge. Ils privilégient une approche scientifique pluridisciplinaire originale pour comprendre le changement social et culturel dans ses dimensions spatiotemporelles – [www.cieq.ca](http://www.cieq.ca)

# L'ESPACE PAROISSIAL



## Le paysage des noyaux religieux

### BÂTIR EN PAYS NEUF

Dès l'instant où les Européens s'installent à demeure dans la Nouvelle-France, commence un long processus d'appropriation et de domestication de l'espace. La nature du territoire convoité est largement à l'état sauvage et leur paraît vierge ; ils le jugent vite inculte aussi, car ses occupants semi-nomades ont produit une civilisation matérielle qui se situe à l'opposé de leur propre système technique et culturel. De fait, les Français ne trouvent au long du Saint-Laurent, ou plus avant au cœur du continent, ni grandes cités, villages ni cathédrales ni châteaux et lourdes maisons de pierres ou de bois, mais que des bourgades amérindiennes plus ou moins densément formées par des clans familiaux, des petites grappes d'habitations d'apparence plus ou moins ordonnée, composées de huttes longues et d'abris légers, faits d'écorces et de fibres souples ; ils découvrent en somme des sociétés humaines dont les activités vivrières sont fondées sur la chasse, la cueillette et l'horticulture légère, autrement dit sur la mobilité tant des biens que des personnes. Des sociétés qui, visiblement, effleurent à peine leur paysage.

Les diverses façons de marquer le territoire, d'aménager et de produire son milieu de vie, constituent l'expression la plus visible et la plus révélatrice de la manière de vivre et de la façon de se représenter dans l'univers vivant. Mais voilà, les formes de relations sociales et d'organisation spatiale des Amérindiens ne correspondent aucunement à celles des Européens, qui amorcent aussitôt leur processus de domestication du territoire suivant leur logique et leurs propres rationalités.

La conquête des terres neuves passe d'abord par l'adoption d'un régime juridique encadrant la propriété du sol et de ses ressources : le régime seigneurial vient alors imposer sur le territoire une grille cadastrale faite d'une succession de bandes de terre généralement rectangulaires, ayant un front riverain d'environ trois lieues (quinze kilomètres). Divisées à

leur tour en plus petits lots ou concessions individuelles qui s'alignent en rangs parallèles sur la profondeur, ces seigneuries constituent le fondement de l'appropriation foncière et en même temps l'ossature des formes paysagères qui vont bientôt surgir. Pour un temps virtuel, cette première opération de distribution spatiale du peuplement est suivie, en général assez tôt, d'une deuxième étape, qui retient ici notre attention. Elle fait appel à ce que l'ethnologue français Jean Cuisenier désigne comme la raison bâtisseuse, autrement dit l'ensemble des savoirs et des logiques sur lesquels reposent les choix concrets des gens en voie d'établir tant leurs habitations individuelles que leurs édifices paroissiaux à propriété commune. L'analyse historique des logiques paysagères qui structurent le bâti communautaire nous permet de constater à quel point la lecture fine et attentive du noyau religieux des paroisses peut permettre d'identifier non seulement les fonctions concrètes des immeubles et de leurs attributs, mais aussi le poids relatif des différents pouvoirs qui entrent en jeu, celui aussi des traditions et des adaptations dans l'art de bâtir, auxquels s'ajoutent le langage des valeurs et le code implicite des significations symboliques. L'étude de leur combinaison et de leurs interactions dans le temps nous plonge en fait au cœur d'un système de pratiques populaires et de représentations hautement révélatrices de culture.

Rappelons quelques faits sur lesquels il serait peu utile de s'attarder. À quelques exceptions près, les immigrants européens qui viennent coloniser la vallée du Saint-Laurent aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles appartiennent à l'église chrétienne. Qu'ils soient d'obédience catholique (la majorité) ou protestante, qu'ils soient de nationalités française, allemande, italienne, anglaise, écossaise, irlandaise ou autre, ils partagent un réflexe commun et manifestent une volonté pressante de placer le plus rapidement possible sous le signe de leur foi et de leurs croyances l'entreprise de domestication des terres neuves : une fois passés les premiers moments des défrichements et des établisse-

CONSTRUCTION D'UNE CHAPELLE AU MOMENT  
DES PREMIERS DÉFRICHEMENTS,  
DANS LES BOIS-FRANCS.  
Collectif, La Corvée, Montréal, SSJB, 1917.

ments domestiques, ils ont tôt fait, les uns comme les autres, de réclamer parmi eux la présence de leur pasteur. Les Églises, de leur côté, n'ont pas intérêt à perdre de vue trop longtemps leurs ouailles ; aussi, elles vont développer un registre varié de stratégies d'accompagnement allant de la visite périodique des familles éloignées, à l'érection d'une nouvelle paroisse, en passant par l'établissement d'une mission ou desserte régulière, voire à certains moments par des entreprises de colonisation de terres nouvelles à l'initiative et sous la direction des clercs eux-mêmes. Ainsi placée sous le signe de la foi et de la pratique religieuse la plus régulière possible, la conquête du sol s'effectue en partenariat étroit où chacun trouve à se satisfaire.

De cette étroite complicité découle également une évidence, les édifices et les noyaux religieux vont évoluer en épousant étroitement la dynamique que l'on observe dans les établissements domestiques. « On n'a pas bâti Rome en un jour », dit l'adage, et les paysages des paroisses non plus : à une petite chapelle rustique, couverte en chaume ou en écorces, succède dix ou quinze ans plus tard une première église plus permanente, érigée en bois ou en pierre ; puis, lorsque les besoins s'accordent à l'aisance générale, les gens reconstruisent ou agrandissent leur temple en le mettant au goût du jour. Il s'agit ici d'une évolution généralisée, d'un processus constant, presque identique au-delà des siècles, et que l'on observe dans la plupart des zones rurales. Variera cependant, selon les milieux et les contextes, la durée de chacune des phases de transformation. Il en va de même des presbytères qui, avant de devenir les grandes demeures et les résidences ornées que l'on voit de nos jours, ont d'abord été de simples maisons à peine différentes de celles des habitants, voire encore, dans les temps primitifs, précédés d'un hébergement temporaire dans la chapelle elle-même ou chez un colon « où il serait à souhaiter qu'ils ne fussent pas », écrivait Monseigneur de Saint-Vallier en 1688.

Étroitement liés par une telle communauté d'intérêt et contraints par une succession semblable de niveaux des moyens matériels, les bâtisseurs de pays neuf amorcent donc concurremment la production de leurs paysages domestiques et celle de leurs noyaux paroissiaux. Aux cabanes et aux huttes primi-



tives vont d'abord correspondre de petites chapelles sommaires, puis, au fur et à mesure du mûrissement des terroirs, surgiront dans le paysage, églises, presbytères, cimetières et autres immeubles communautaires, de plus en plus grands et de mieux en mieux ornés.

### Les leçons du pays

Si les bâtiments religieux des paroisses nous paraissent aujourd'hui si achevés, si bien intégrés dans leur milieu, au point de laisser croire à la meilleure implantation possible, issue d'une heureuse planification préalable, il faut s'empresse de corriger cette impression. Ils résultent en bonne part du cumul d'expériences concrètes et d'événements qui tiennent à la combinaison de plusieurs logiques dont la première provient de l'apprentissage souvent coûteux des contraintes naturelles du nouveau pays. L'approvisionnement du fleuve Saint-Laurent, de ses rives argileuses et de ses caprices saisonniers figure ainsi en tête des leçons apprises par les bâtisseurs.

Dès que s'accélère le rythme du peuplement des seigneureries riveraines, principalement après 1663, augmente aussi le besoin d'un lieu de culte à proximité des familles de colons. Aux chapelles de première génération, essentiellement temporaires, succèdent alors de petites églises, le plus souvent en bois, commodément situées tout près du fleuve, donc facilement accessibles : « Je vis le nouvel édifice d'une autre chapelle qu'on élève à Pointe-à-la-Caille » relate Monseigneur de Saint-Vallier, lors de sa visite épiscopale de 1686, « elle sera desservie par le missionnaire de Cap-Saint-Ignace, dont l'église qui n'est que de bois est assez jolie mais aussi pauvre que les autres. »

La succession des immeubles de culte à Saint-Thomas de Montmagny (Pointe-à-la-Caille) apparaît à cet égard assez exemplaire et mérite qu'on s'y attarde. La chapelle construite en 1686 sert au culte pendant



près de vingt ans, soit le temps nécessaire pour permettre l'établissement des familles elles-mêmes. En 1703, jugeant suffisants tant le nombre de paroissiens que les prévisions de revenus — environ 400 livres par an pour la subsistance d'une cure —, l'évêque de Québec autorise la construction sur le même site d'une première église qui sera érigée en bois. Un fidèle généreux offre aussitôt un lopin de terre de trois ou quatre arpents, « toute défrichée et labourable pour y bâtir une église, un cimetière et presbytère, une cour et un jardin et en outre du bois de chauffage pour le prêtre autant qu'il lui en faudra et qu'il y en aura<sup>1</sup> ». L'église terminée, c'est avec une grande joie et en présence de nombreux invités que se déroule la cérémonie d'inauguration. La prise de possession de l'immeuble répond alors à un rituel bien précis ; les formalités requises incluent l'aspersion d'eau bénite, le baisement du grand autel, le toucher

du missel, la visite du Saint-Sacrement et des fonts baptismaux, le tout couronné par le son de la cloche.

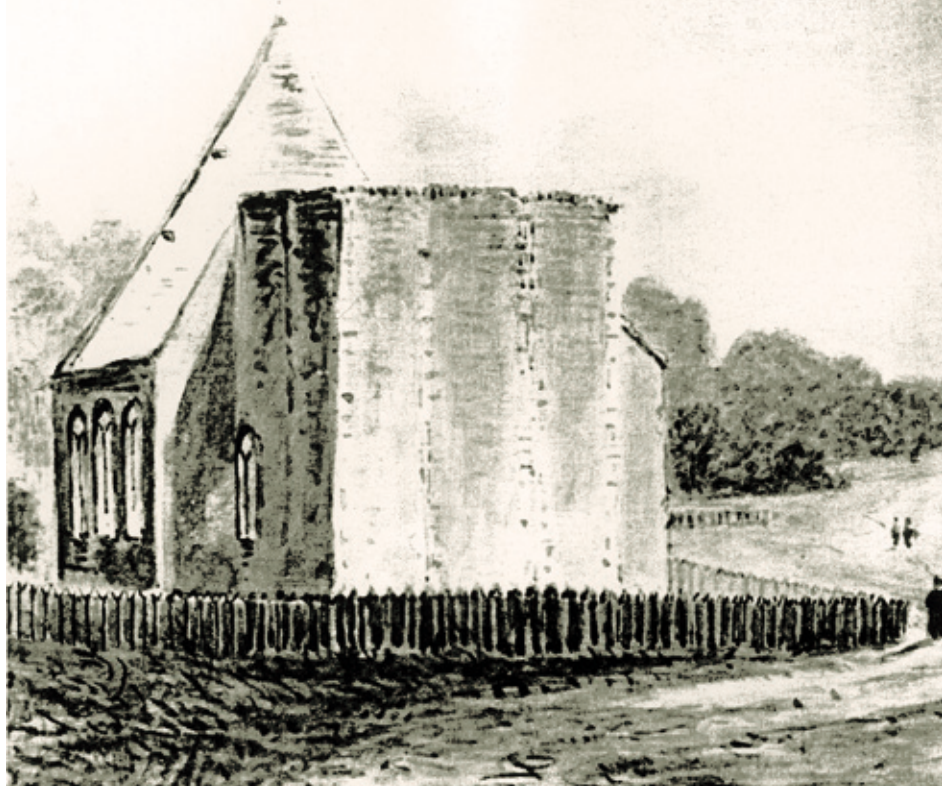
Treize ans plus tard, les paroissiens entreprennent de remplacer cette petite église de bois par un édifice un peu plus grand, en maçonnerie de pierre cette fois, mais sur le même site, tout au bord du fleuve. Mal leur en prit. En 1736, la structure à peine âgée de vingt ans souffre déjà grandement des débordements du fleuve et de l'exposition aux intempéries. Cela tenait, écrira plus tard l'abbé Casault « à un fait dont on n'avait pas assez tenu compte dans le choix premier d'un site savoir : au travail irrégulier mais constant que les grandes eaux du fleuve opèrent chaque année sur les bords de cet endroit ». Commence alors dans la paroisse un débat qui va durer presque quarante ans et qui opposera les partisans des réparations à ceux qui proposent la construction d'une église neuve sur un autre site, plus approprié. Le temps qui passe joue en faveur de ces derniers : avec la progression du peuplement au-delà des rives et prenant en considération les fréquents débordements des deux rivières (du Bras et du Sud) qui empêchent souvent l'accès aux offices religieux, l'évêque de Québec approuve finalement le projet d'une nouvelle église, en 1766. Le critère de centralité s'ajoute ici sans équivoque à celui d'un emplacement plus sécuritaire et mieux abrité : « Vu encore la nécessité de bâtir une nouvelle église et parce que la présente est trop petite et parce qu'elle est ruineuse [...] considérant encore que la paroisse étant en fer à cheval l'église se trouve par là comme dans le milieu et également éloignée des deux grandes extrémités<sup>2</sup> ». Le site et les immeubles de la Pointe-à-la-Caille sont alors abandonnés pour le site actuel de la paroisse. On y célébrera la première messe en septembre 1771. Cette quatrième église, jugée à son tour trop petite et dont le clocher menace ruine en 1815, cède finalement la place à une cinquième église, de 150 pieds de longueur sur 70 pieds de largeur, construite sur le même site et inaugurée en 1822. Sa façade sera remodelée à deux reprises, en 1889 et en 1922, lui donnant l'aspect qu'elle présente aujourd'hui.

Cette courte synthèse d'une seule paroisse n'a rien d'exceptionnel. Elle témoigne au contraire d'une douzaine de cas semblables, à peine différents en nature et qui s'étalent tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et, dans quelques cas, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Qu'il s'agisse d'érosion progressive des berges, d'inondations printanières répétitives ou de sols argileux instables, inaptes à supporter la lourde masse de constructions massives, on peut relever nombre de cas de déplacements des premiers noyaux religieux et les considérer comme autant d'étapes d'appropriation du pays. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut citer le cas le plus ancien soit celui de Sainte-Anne-de-Beaupré (1658) suivi de Saint-Augustin-de-Desmaures (1719 et à nouveau en 1816), de Bécancour (ca 1740), de Montmagny (1771) et de Cap-Saint-Ignace (1772), de Kamouraska (1791), de Champlain



DEUXIÈME ÉGLISE DE PETITE-RIVIÈRE-SAINTE-FRANÇOIS, CONSTRUITE EN 1777 ET DÉMOLIE EN 1903. ELLE AVAIT DES MURS EN COLOMBAGE PIERROTTÉ.  
Inventaire des biens culturels du Québec.

RUINES DE L'ÉGLISE DE SAINT-AUGUSTIN-DE-DESMAURES, ÉRIGÉE PRÈS DU RIVAGE EN 1719 ET ABANDONNÉE EN 1816. CETTE AQUARELLE DE J.P. COCKBURN DATE DE 1827.



(1806), de Gentilly (1849), de Lotbinière (1812), de Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup (1811) et de Batiscan (ca 1860).

Le cas le plus dramatique est sans doute celui du premier noyau paroissial de Champlain, situé à quelques arpents à l'ouest de l'embouchure de la rivière du même nom. Succédant à une première chapelle couverte en chaume, érigée tout près du fleuve en 1666, une petite église en pierre s'élève en 1700 sur le terrain donné par le seigneur Étienne Pézard de la Touche<sup>3</sup>. Le curé Louis Geoffroy, prêtre de Saint-Sulpice, s'empresse d'étoffer ce noyau religieux en invitant les dames de la Congrégation à s'y construire un couvent dès 1697, si bien qu'au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle l'ensemble alors complété comprend l'église, le presbytère et le couvent, tous construits en pierre, une cour presbytérale et un cimetière. Au fil des années, les débordements printanniers du fleuve causent plusieurs ennuis d'accès aux paroissiens et suscitent périodiquement beaucoup d'inquiétudes chez les résidants ; le drame survient subitement au printemps de l'année 1800, lorsque les glaces en débâcle, poussées par la force des eaux du chenail principal, qui longe de près le rivage, finissent d'éroder le site, emportant avec elles la totalité des constructions centenaires. Évoquant ses souvenirs d'enfance, une religieuse rappellera plus tard la peine immense des paroissiens, rassemblés sur la côte et regardant impuissants l'œuvre destructrice de la nature. En 1806, ils inaugurent une nouvelle église, construite cette fois à deux kilomètres plus à l'ouest, sur un terrain plus solide et passablement en retrait du rivage, là où elle se trouve aujourd'hui.

D'autres facteurs entrent aussi en jeu et viennent ajouter leur poids à la décision d'entreprendre des chantiers de construction toujours très coûteux. À Kamouraska, ce sont les effets d'un tremblement de terre en 1789 qui font à ce point voiler les murs de maçonnerie de l'église, élevés sur fond d'argile, que des réparations se révèlent inutiles, d'autant que les activités commerciales et artisanales ont déjà migré, comme le curé d'ailleurs, à trois milles plus à l'ouest, en un lieu dit Pincourt. Une meilleure centralité, une émergence rocheuse permettant de bonnes

assises et un accès portuaire adéquat emportent finalement l'assentiment de tous et le noyau religieux est déplacé en 1791, là où on le voit encore aujourd'hui.

À Gentilly, la situation diffère quelque peu : l'ouverture des terres s'y fait lentement et, jusqu'en 1784, les habitants assistent aux offices à Champlain, sur la rive opposée, ou alors ils sont desservis occasionnellement par le curé de cette paroisse. Lorsqu'ils se dotent enfin de leur propre centre religieux, tout près du fleuve, les problèmes commencent aussitôt à surgir. L'envahissement des crues et le mauvais drainage des terres basses aux abords de l'église et du presbytère rendent la vie difficile à leurs pasteurs, au point, se plaignent-ils à l'évêque, de provoquer chez eux malaises physiques et paludisme. Malgré leurs requêtes répétées, les paroissiens désargentés font la sourde oreille et retardent l'abandon du site initial jusqu'en 1849. La leçon a cependant porté son fruit ; ils élèveront le nouveau centre religieux de la paroisse sur une terrasse rocheuse dominant la plaine littorale, au carrefour d'une route menant vers un *hinterland* alors en plein peuplement.

Comme on peut le constater, apprivoiser un fleuve et y bâtir un pays résultent d'un processus d'adaptations multiples. L'analyse de ces mauvais choix d'implantation sert avant tout à mettre en relief les logiques paysagères qui motivaient les bâtisseurs puisque la majorité des premiers noyaux paroissiaux ont effectivement été établis sur des sites adéquats, offrant en général les qualités minimales requises : de bonnes assises rocheuses, un emplacement élevé et suffisamment éloigné des crues, un accès commode et une distance équitable pour l'ensemble des habitants. De toute évidence, les différences topographiques des côtes et des rivages ont joué un rôle déterminant dans le succès ou l'insuccès des constructions communautaires. Ainsi, à l'opposé des zones de basses terres, les portions de seigneuries bordées par des rivages rocheux, comme ceux de la côte de Beaupré ou de Portneuf, pensons ici à Cap-Santé

et à Deschambault, ont pu offrir dès le départ aux bâtisseurs des choix plus heureux.

Un autre facteur naturel retient l'attention, à savoir la qualité des sols cultivables. En général, les basses terres du Saint-Laurent ont offert aux premiers défricheurs des terroirs plutôt favorables aux types de cultures auxquels ils étaient habitués, si bien que leurs récoltes de céréales, de légumineuses ou de graminées ont peu à peu assuré tant leur subsistance que celle des curés qui dépendaient des dîmes. On trouve bien entendu, au fil de la progression du peuplement, quelques paroisses moins bien pourvues en ressources — ne dit-on pas : « tant vaut le village, tant vaut le pays » — mais aucune qui, comme Saint-Ours dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, a dû relocaliser son noyau religieux et civil en raison de la pauvreté des sols.

L'officier Pierre de Saint-Ours reçoit en concession cette seigneurie, en 1672. Il s'empresse de s'y établir, entouré d'une vingtaine de ses soldats, tous issus du régiment de Carignan-Salière. Mais, chose imprévue, la piètre qualité des terres, sablonneuses et peu fertiles, ralentit le développement et incite les habitants à chercher ailleurs, à l'intérieur du même territoire seigneurial, des sols plus propices à l'agriculture. Si fait qu'après le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle un noyau bâti se dessine peu à peu au bord du Richelieu, où abondent des sols plus riches, des terres lourdes et franches de qualité nettement supérieure. De plus en plus nombreux, les habitants de ce « Petit-Saint-Ours » en viennent à réclamer leur propre église et à s'opposer ainsi aux résidants du noyau religieux initial, désigné alors comme le Grand-Saint-Ours. C'est finalement l'évêque de Québec qui tranche la querelle, en 1749, en autorisant en première étape la construction d'un presbytère-chapelle sur les bords du Richelieu. Le paysage riverain du fleuve en ressent aussitôt les conséquences, de larges portions ne sont pas encore défrichées et d'autres restent en friches ou en abattis : c'est cet état peu avancé des cultures et cet aspect misérable des ensembles domestiques, reliquats des premières concessions, qui vont soulever les sarcasmes de l'équipage du naturaliste Pehr Kalm, lors de son passage<sup>4</sup>. Devant l'évidence d'un meilleur terroir, d'une garantie de prospérité plus grande, et soucieux de se rapprocher de l'église autant que de ses censitaires, l'arrière-petit-fils du premier seigneur abandonnera finalement le domaine initial et le premier manoir construit au bord du fleuve et viendra s'établir à son tour, en 1792, à proximité du nouveau centre religieux. La logique paysanne s'est montrée ici plus forte que toute autre.

L'orientation des édifices religieux relève elle aussi d'une rationalité apparentée au sens commun, issu de l'expérimentation des effets climatiques du pays. On peut aussi émettre le postulat qu'une directive épiscopale ait encouragé ou favorisé le fait de

célébrer les offices face à l'Orient, autrement dit vers la Terre sainte et Jérusalem. Quoi qu'il en soit, un fait demeure, pas moins de neuf églises sur dix, construites en milieu ouvert avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, présentent un alignement des longs pans sur l'axe est-ouest et leur façade principale fait face à l'ouest. Quelques exceptions, dont l'église la plus ancienne, Notre-Dame-des-Victoires, à Québec, et certaines autres signalées par Pehr Kalm, circulant en 1749 près de Montréal, ne font qu'ajouter du poids à l'hypothèse suivante : au fil des expériences cumulées, les bâtisseurs ont trouvé plusieurs avantages à exposer les plus longues surfaces au soleil du sud, bénéficiant ainsi au maximum de la chaleur et de la lumière naturelles, tout en ne présentant aux vents dominants, d'ouest et du nord-ouest, que les résistances les plus réduites. Ils ont d'ailleurs appliqué la même solution à leurs habitations et aux longues dépendances de ferme, du moins dans les basses terres riveraines du Saint-Laurent où la constance des vents est déterminante.

En plus de réchauffer naturellement le long vaisseau de l'église, cette orientation réduit les risques d'infiltration de neige poudreuse sous les bardeaux et les planches de couverture de la toiture ; elle favorise aussi l'assèchement tant des murs latéraux que des versants du toit et réduit à la seule surface de l'abside ou du chevet la formation de givre et d'humidité gélive qui gruge le mortier. Là encore, les bâtisseurs ont résolu les problèmes de dégradation des maçonneries exposées au nord-est en les habillant la plupart du temps d'un parement de bois. En fait, hier comme aujourd'hui, les églises ont toujours posé des défis de construction et d'entretien aux fabriciens : ce sont d'imposants bâtiments, faits de hautes murailles, abondamment fenestrées, et coiffés de toits complexes, dont l'étanchéité n'est jamais acquise. Munies d'appareils de chauffage plutôt limités, du moins avant la fin du siècle dernier, faiblement ou aucunement isolées et à peine ventilées, ces églises constituaient de grandes nefs de bois ou de pierre qui emprisonnaient l'humidité et le froid six mois par année, sinon davantage. D'où l'addition fréquente d'une chapelle de sacristie, plus facile à chauffer, où on célébrait les messes de semaine et l'adjonction d'un chemin couvert en appentis au long d'un mur, de façon à permettre la circulation des fidèles hors du chœur.

Les livres de comptes des fabriques abondent évidemment en frais de réparations de toutes sortes, mais la source de problèmes graves provient principalement des assises des murs et des tours des clochers, de même que des infiltrations d'eau et de neige dans les toitures et les noues. À seul titre d'exemple, en 1736, un artisan ingénieux proposait à ses coparoussiens de boucher les trous et les joints de la couverture de l'église, « par où la pluie et la neige peuvent percer et s'insinuer, (en appliquant) une pâte faite de

mastic et de farine d'avoine...<sup>5</sup> » La solution peut faire sourire de nos jours, mais elle permet de comprendre l'adoption rapide et l'immense popularité des recouvrements de tôles de fer-blanc, après 1840. Ces feuilles métalliques, posées en longues bandes pincées ou jointes à baguette, ou encore pliées « à la canadienne », sont venues résoudre en grande partie les problèmes antérieurs, tout en introduisant dans le paysage des traits de couleur et des masses réfléchissantes d'allure très caractérisée.

En somme, qu'il s'agisse de composer avec les crues du fleuve, avec les vents froids, les pluies ou la neige, les bâtisseurs d'église n'ont eu d'autre choix que d'adapter leurs pratiques de construction au pays neuf.

### « PLUTÔT L'AVANTAGE QUE LA MAGNIFICENCE » : LES CONTRAINTES D'ORDRE TECHNIQUE

Le manque d'artisans spécialisés a grandement affecté le développement de la colonie française, comme l'ont signalé à plusieurs reprises les historiens de cette période<sup>6</sup>. Si on trouve dans les deux noyaux urbains de Québec et de Montréal quelques bons architectes capables de concevoir des ouvrages d'envergure et de diriger les métiers du gros œuvre comme du petit, en revanche loin de ces villes les travaux d'une certaine envergure sont souvent conduits par des constructeurs du cru, des charpentiers et des maçons, tout à la fois cultivateurs et artisans, plus rompus à l'architecture domestique qu'à aucune autre. Pour une église, soit celle de Saint-Joachim, construite en terrain meuble mais dont les fondations reposent sur un radier<sup>7</sup>, sorte de plate-forme de grosses pièces de bois, on en compte des dizaines dont les assises ou les semelles ne peuvent manifestement pas supporter le poids des murs, les effets du gel en profondeur et, conséquemment, le passage des années. On a déjà signalé le mauvais état de la deuxième église de Kamouraska, mais il faudrait y ajouter celle de Lotbinière, érigée en pierre en 1717 et pourtant en ruines trente ans plus tard. En fait, la liste complète serait longue. L'historienne de l'art Louise Voyer a ainsi estimé que l'espérance moyenne de vie des églises, construites entre 1700 et 1760, se situait entre trente et quarante ans, en raison des rigueurs du climat, mais aussi faute d'encadrement technique et de supervision professionnelle. Elle ajoute : « Il nous faut comprendre que la construction d'une église constitue jusque vers 1850 un chantier exceptionnel, activé par des corvées de paroissiens, supervisé par quelques ouvriers spécialisés et où l'architecte brille généralement par son absence<sup>8</sup> ». En témoigne, parmi bien d'autres, l'abbé Cherrier, curé de Saint-Denis-sur-Richelieu, qui réussit à convaincre ses paroissiens de construire une nouvelle église plutôt que d'agrandir l'édifice existant, datant pourtant d'à peine vingt-deux ans : « Je fis, il y a environ quinze jours, déchausser une partie du long pan pour faire constater mes

doutes à ceux des habitants qui répugnaient à de si grandes réparations avant cet examen. [...] Les fondations ne valent rien, parce qu'elles ont été faites en renversant la pierre brute à pleins tombereaux dans les fouilles en l'arrosant avec la terre des fosses<sup>9</sup> ».

Conscientes des rigueurs du climat laurentien et des compétences relatives des bâtisseurs locaux, les autorités épiscopales vont en conséquence favoriser à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle l'adoption de plans d'églises à croix latine, c'est-à-dire munies de transept servant de contrefort, dans le but avoué d'assurer une plus grande solidité aux longues murailles de maçonnerie : « Il faut une église en croix et non à la récollet ; [...] je ne serais point d'avis que l'on éleva les murs bien hauts. Il faut se conformer plutôt à l'avantage qu'à la magnificence », écrit M<sup>gr</sup> Briand au curé de Saint-Joseph-de-Soulanges, en avril 1774<sup>10</sup>. L'encadrement technique tendra à s'améliorer après 1800, alors que se multiplieront les architectes, de mieux en mieux formés et que se formeront de bons noyaux de constructeurs de plus en plus spécialisés. Entre-temps, les pratiques de constructions s'étaient enrichies, après les erreurs coûteuses, de savoirs et d'expériences précieuses qui allaient servir pendant longtemps. À témoin, le devis de construction, mis au point par l'abbé Pierre Conefroy, curé de Boucherville, en 1803, et qui pose, entre autres exigences, le renforcement, le surhaussement et la ventilation des fondations des églises.

Il n'y a pas que les formes architecturales qui inquiétaient les autorités, certains matériaux de construction doivent aussi figurer au rang des éléments suspects sinon interdits que rencontraient les bâtisseurs. La brique est de ceux-là. Pendant presque deux cents ans, la brique produite en Nouvelle-France, puis au Bas-Canada, a connu un discrédit général dans son emploi à l'extérieur, en raison de sérieuses déficiences techniques la rendant inapte à supporter les vicissitudes du climat. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans les systèmes techniques en vigueur l'absence totale d'églises ou de presbytères édifiés ou revêtus de briques, tout au moins avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La production de céramique architecturale commence aussi tôt que 1641, à L'Ange-Gardien, grâce à Pierre Drouin, premier briquetier du pays. Briques, tuiles et carreaux entrent dès lors dans la construction générale et se retrouvent dans la maçonnerie des cheminées, fours, foyers, cloisons et murs séparatifs, principalement à l'intérieur. En 1674, on entreprend de construire à Lorette le premier édifice en briques de toute la colonie, soit la chapelle des Jésuites. Le briquetier Drouin fournit d'abord 24 000 briques qu'il transporte sur place, en barge depuis L'Ange-Gardien jusqu'à Sillery, par la suite en traîneau au début de l'hiver. La quantité s'étant révélée insuffisante, il fabrique l'été suivant, « à un quart de lieue de la chapelle, » 30 000 autres briques, sans

doute cuites dans des empilades ou fours à ciel ouvert. La chapelle est enfin ouverte au culte. Les années passent ; les murs commencent se dégrader. Vingt ans plus tard, le matériau est à ce point décomposé qu'il faut reconstruire en totalité la chapelle. Le produit n'est manifestement pas au point : mauvaise argile, dégraissants insuffisants, moulage à trop faible pression, cuisson inégale ou à trop basse température, cette brique molle et poreuse ne résiste pas aux intempéries. La pluie et l'humidité givrée la font écailler et fendre ensuite par le gel. C'est la fin, et pour longtemps, de l'emploi de la brique à l'extérieur et ce, dans toute la vallée laurentienne. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les observateurs de passage, tels que Kalm, La Pause, et l'évêque anglican Jacob Mountain s'étonneront de ne voir dans le paysage ni maisons, ni églises, ni édifices en brique. Il faut attendre jusqu'aux années 1830, alors qu'apparaissent des machines à malaxer la terre et des presses à mouler la brique sous forte pression (50 tonnes), avant d'assister à une reprise d'usage. Par la suite, la floraison de petites briqueteries locales et la faveur de ce matériau ininflammable dans les quartiers urbains en pleine expansion rétabliront peu à peu sa place dans le paysage. Malgré cela, les autorités diocésaines restent méfiantes. Aux paroissiens de Saint-Thuribe qui le consultent sur le choix des matériaux de leur nouvelle église, en 1898, M<sup>gr</sup> Bégin leur répond : « J'aime bien la brique, surtout pour une petite église comme celle que vous allez faire. Mais assurez-vous de sa qualité [...] ». Dans notre pays, les vents qui soufflent du nord-est sont tellement violents qu'ils finissent par avoir raison de la brique en la minant<sup>11</sup> ». C'était la voix de l'expérience et de la mémoire communes.

Ainsi, qu'il s'agisse du choix des sites ou des façons de construire, du choix des formes ou de celui des matériaux, on voit bien que la construction des églises reflète et participe d'un processus dynamique de création du paysage humanisé. Inévitablement, les bâtisseurs devaient d'abord soumettre leur projet à l'épreuve du pays.

### **CENTRALITÉ DE L'ÉGLISE : LES STRUCTURES DU QUOTIDIEN**

L'église occupe une place importante dans la vie des paroissiens. Elle est au cœur de leur quotidien, ne serait-ce que par sa haute tour dont le son des cloches rythme le battement des activités. Matines, angélus ou vêpres, sanctus, glas ou tocsin, la tour rayonne au loin et relaie à chacun un message connu. Elle est le repère visuel tout à la fois du laboureur, du voyageur et des autres terriens autant que l'amer des marins qui vont y aligner la course de leurs bateaux lorsque se présentent les passages difficiles du fleuve.

On ne peut éviter de rappeler ce rôle de marqueur, non seulement du bâtiment, mais du lieu, de la place de l'église dans la vie de relation et dans l'ensemble des moyens de communications disponibles

avant le XX<sup>e</sup> siècle. L'institution du conseil de fabrique et son champ d'action de type communautaire constituent en effet autant de réalités démocratiques en liens étroits avec l'appartenance au territoire et son aménagement. Dès l'origine, autrement dit longtemps avant l'apparition de l'entité municipale, la paroisse matérialise dans le foncier, en un lieu, dans des bâtiments et des biens de diverses nature, la mainmise collective sur le territoire. Œuvrant le plus souvent de concert avec les autres pouvoirs, seigneurial ou central, l'institution paroissiale n'en conserve pas moins une marge d'autonomie réelle qu'elle exerce jalousement. C'est en général en étant conscients de la longue portée de leurs gestes fondateurs que les bâtisseurs du noyau religieux vont soupeser avec soin les avantages et les inconvénients de leurs choix. Qu'il s'agisse du seigneur qui cède gratuitement un terrain à bâtir, et c'est là un des cas d'espèce très fréquents, qu'il s'agisse d'un simple censitaire, appuyé par des prud'hommes, qui cède une partie de sa propriété, ou qu'il s'agisse encore des recommandations de l'évêque lui-même, conseillé par un vicaire général bien au fait des enjeux locaux, le choix de l'emplacement de l'église vient habituellement répondre à diverses logiques. Si en font partie les conditions naturelles des lieux, comme on l'a vu précédemment, d'autres rationalités sont aussi prises en compte, telles l'accès à divers services et les besoins prévisibles de communications.

Avec le recul du temps, on constate que la plupart des premiers noyaux religieux ont bien assumé la fonction stratégique à laquelle ils étaient destinés : d'abord juxtaposés aux entités seigneuriales riveraines, parfois établis sur ou à proximité des domaines eux-mêmes, souvent surgis près d'autres voies navigables ou tout au moins près des cours d'eau à potentiel hydraulique, ces noyaux construits ont contribué à établir, à fonder en quelque sorte dans l'espace un nœud concret d'activités et de communications. Par la suite, ce sont les débordements latéraux et le peuplement vers l'intérieur des terres, ou encore des activités industrielles et productives plus spécifiques, ou enfin les tracés de nouvelles voies terrestres, routières ou ferrées, qui ont continué de remplir les vides qui demeuraient encore. Ainsi, la plupart des très vieilles paroisses riveraines sont-elles considérées localement comme autant de berceaux, d'aires de diffusion, ou mieux de paroisses mères ayant donné naissance à quatre, cinq, parfois même onze paroisses filles (comme Kamouraska).

Instruits par l'expérience et par les usages du temps, les bâtisseurs savaient donc fort bien que, là où pousse leur église, surgira aussi leur village. Et on peut affirmer que, sauf dans les cas décrits plus avant, leur logique paysagère était très valable, puisqu'elle a traversé avec succès l'épreuve du temps, plusieurs villages particulièrement favorisés accédant ultérieurement au titre de bourg, puis de cité.



Un cas mérite néanmoins plus d'attention, parce qu'il illustre précisément tout le poids des forces en présence et en même temps les difficultés de prévoir l'avenir d'un territoire en phase première d'aménagement. La seigneurie de la Rivière-du-Loup, dans le Bas-Saint-Laurent, ne connaît qu'un développement plutôt lent entre 1672 et la fin du siècle suivant. L'occupation des terres y est clairsemée et les habitants relèvent longtemps de la paroisse de Kamouraska, puis de celle de Saint-André à partir de 1791. Malgré la présence d'une maison seigneuriale, d'un moulin à farine et d'un petit noyau bâti à l'embouchure de la rivière du Loup, c'est plutôt en un lieu situé à deux kilomètres plus à l'ouest, appelé Pointe-à-la-Grue, que les habitants choisissent d'ériger une première chapelle, en 1792. Cet emplacement leur apparaît sans doute plus central et plus accessible à la majorité des censitaires cultivateurs ; par contre il n'échappe pas aux crues printannières qui viennent périodiquement envahir les abords de la petite chapelle. Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, la population augmente sensiblement et le moment vient enfin de passer de la desserte à la cure permanente. En 1811, après avoir obtenu l'autorisation d'ériger bientôt leur paroisse autonome dédiée à Saint-Patrice, les habitants entreprennent de construire et d'aménager le noyau permanent de leur centre religieux. L'emplacement retenu est fort bien choisi eu égard à la nature du site : l'église de bois, le presbytère en pierre et le cimetière se dresseront dorénavant sur une terrasse élevée, loin des débordements du fleuve et bien abrités des vents dominants par une émergence rocheuse, à l'exemple des églises de Kamouraska, de Saint-André et de plusieurs autres sur la Côte-du-Sud<sup>12</sup>. L'ensemble se trouve également tout près du nouveau chemin du Roy dont le tracé a été modifié depuis une dizaine d'années par le grand-voyer Taschereau. En fait, les choix semblent fort judicieux à tous égards, sauf en ce qui a trait au caractère central du noyau.

La conjoncture générale évolue en effet rapidement dans les premières décennies du siècle : tout d'abord le seigneur Alexandre Fraser, jusque-là absent de ses terres, vient s'y installer à demeure en 1815 afin d'entreprendre la mise en valeur des ressources forestières de ses seigneuries ; puis, la demande métropolitaine en bois carré fait vite apparaître l'immense potentiel de la rivière du Loup, tant pour le flottage du bois que pour l'installation de pouvoirs hydrauliques actionnant moulins et scieries. Surgit dès lors, autour du bassin formé à l'embouchure et, en gagnant sur les terrasses, un petit hameau industriel qui ne cesse de s'étendre. Partant de là, une route s'enfoncera aussi dans les terres de l'intérieur, jusqu'au grand lac Témiscouata. Si bien qu'en moins de vingt ans un véritable village se développe autour du manoir et sur la portion domaniale du seigneur ; s'y retrouvent en effet une grande diversité de bâtiments, des maisons ouvrières et des résidences bourgeoises, des boutiques

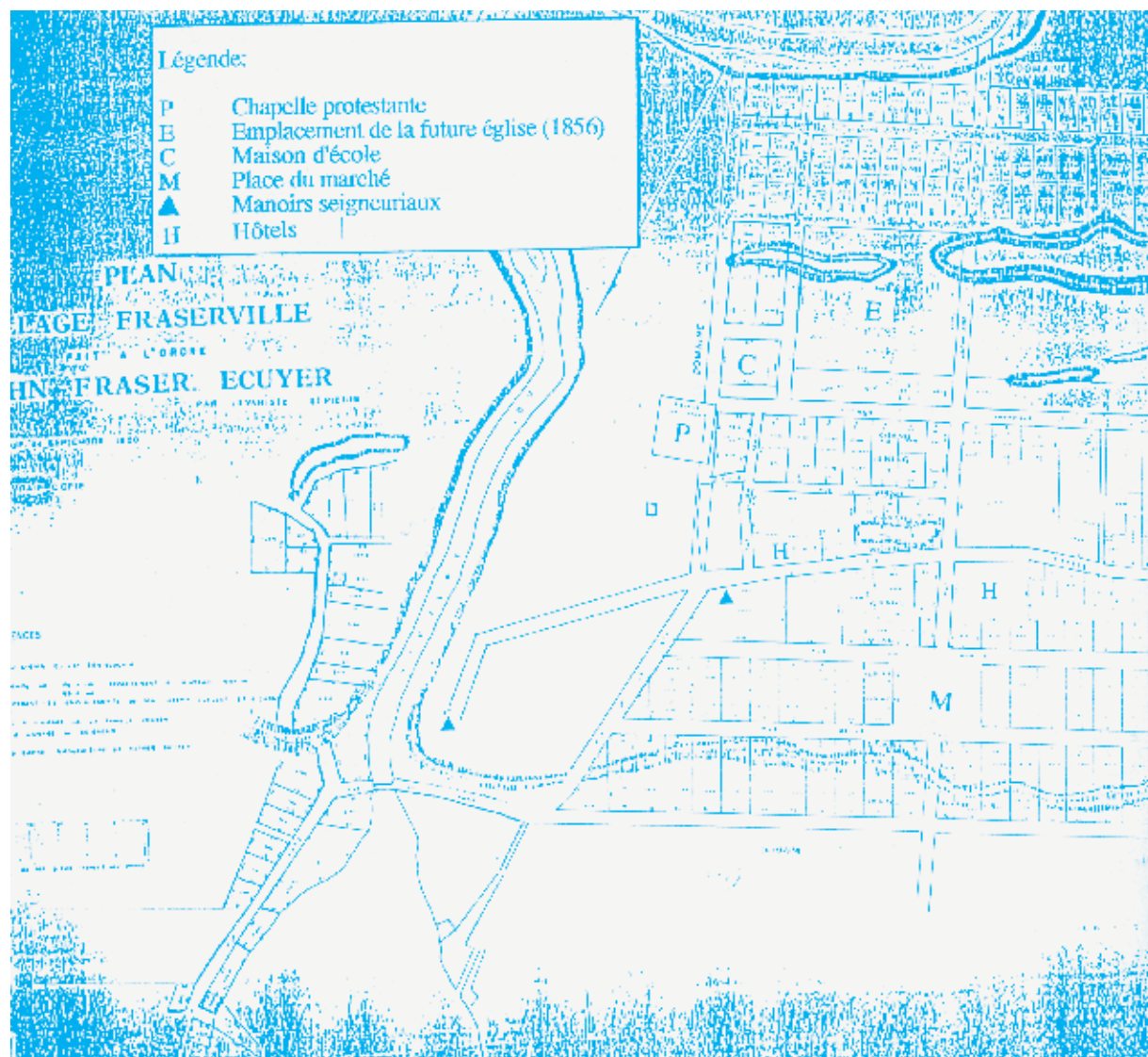
d'artisans et des maisons-magasins, quelques auberges, maisons de pensions et hôtels, rigoureusement implantés sur un parcellaire en damier, tracé à la demande du seigneur Fraser par l'arpenteur Fred Wyss, vers 1825<sup>13</sup>.

Les résidants et les notables de cette agglomération ne tardent pas à réclamer l'abandon de l'église de 1811, située beaucoup trop à l'écart des activités courantes, et la relocalisation de tout le noyau religieux au cœur du véritable village, d'autant plus qu'à peine deux ou trois maisons entourent le noyau religieux initial. En 1836, lors d'une transaction notariée, le seigneur Fraser se réserve un terrain « assez grand pour y construire une église » ; quelques années plus tard, son fils Malcolm cède une parcelle pour y construire la chapelle anglicane Saint-Bartholomew, qui devient ainsi le premier temple religieux du village. Dans une requête adressée en 1848 à l'évêque de Québec, les partisans du déplacement du noyau religieux invoquent des arguments très éclairants :

« Le faubourg est sans contredit le foyer des affaires. C'est là que l'on vend, qu'on va faire moudre son grain et prendre conseil dans ses affaires, c'est encore là que se trouve le port de mer où arrivent les steamers, les goélettes et où l'on s'embarque pour aller à Québec ou ailleurs. En un mot c'est l'âme de la paroisse. Alors ne serait-il pas louable et facile en même temps d'assister à l'office divin et aller ensuite vaquer à ses affaires ? Ce serait comme on dit une pierre à deux coups<sup>14</sup> ».

Les propos de ces gens, appartenant manifestement à la classe des professionnels et des hommes d'affaires, ne doivent pas masquer le fait que la présence des lieux de culte est étroitement associée dans leur esprit à leurs activités et à leur vie quotidiennes. On comprend en les lisant que, si la paroisse a une âme religieuse, elle a aussi une animation profane, qui lui est inséparable. Ils poursuivent donc la lutte contre le camp adverse (formé du curé et de quelques cultivateurs qui invoquent eux aussi la centralité), en faisant dresser en 1850 un plan d'arpentage, semblable à un projet directeur d'urbanisme : outre les places de l'église et de l'école, on y trouve une répartition des aires publiques et privées, une place de marché, l'emplacement du presbytère, de sa cour et de ses dépendances de même que l'obligation pour les riverains du site de l'église d'y planter des arbres « pour l'embellissement de la place publique<sup>15</sup> ».

Les autorités diocésaines autorisent finalement le déplacement du noyau religieux, en 1855. Une nouvelle église, plus vaste et construite en pierre, viendra remplacer l'année suivante l'ancienne église érigée en bois. Le premier presbytère et le cimetière disparaîtront un peu plus tard. Une croix commémorative rappelle de nos jours la fonction religieuse de ce premier emplacement qui a failli aux prévisions des bâtisseurs. Têtue, la réalité des besoins quotidiens,



PLAN DE L'ARPENTEUR J.-E. SAINT-PIERRE MONTRANT LE PARCELLAIRE DU VILLAGE DE FRASERVILLE (RIVIÈRE-DU-LOUP) ET L'EMPLACEMENT DE LA FUTURE ÉGLISE, DATÉ DE 1850. Archives de la ville de Rivière-du-Loup.

celle du travail, des communications et des relations sociales, a finalement pesé de tout son poids. Et destiné au départ à reproduire le paysage d'un village-rue<sup>16</sup>, le noyau religieux de Saint-Patrice a ainsi migré au centre d'un parcellaire en damier, en voie de devenir une ville. Phénomène propre des pays neufs, cet épisode d'histoire paroissiale n'en illustre pas moins la place centrale et l'importance marquante de l'église dans les paysages à construire.

### LA CHARGE SYMBOLIQUE DU NOYAU PAROISSIAL

Construire et aménager sont des gestes porteurs d'intention : en plus de remplir des fonctions concrètes, ils visent de façon plus ou moins consciente à exprimer, à représenter l'intangibles. Ce sont des actes de création, de production de sens qui se traduisent matériellement dans les choix d'organisation, jamais neutres, des sites, et autant dans les choix d'architecture et d'aménagement. Vu la nature collective de sa propriété et en raison de son ancienneté, on ne s'étonne donc pas de voir le noyau religieux se développer selon une logique interne qui fera de lui le principal repère visuel, le centre géographique de la paroisse et en même temps l'ensemble construit le plus riche d'expression de toute communauté. À la

grammaire décorative des intérieurs, qui utilise tous les signes du sacré, les soleils rayonnants, les triangles de la trinité, les rameaux de vigne, les ors éclatants, les blancs immaculés et les bleus célestes, répondent à l'extérieur des formes et des enveloppes architecturales tout autant signifiantes.

### LES ÉGLISES

L'analyse sitologique des édifices religieux révèle plusieurs constantes : outre la recherche d'assises solides, on observe la nette préférence des bâtisseurs pour un emplacement élevé, là où la topographie le permet. Il ne peut s'agir de hasard quand on observe les églises dressées sur autant de caps et de platins des bords du fleuve, tels Château-Richer, Neuville, Deschambault, Cap-Santé et tant d'autres ; sur tant d'affleurements rocheux aussi qui percent la plaine côtière à l'est de Québec, et même sur autant de collines et d'éminences semées au milieu des vallées des Bois-Francs et des plateaux des Appalaches. En l'absence de tout décompte, qui reste à faire, nous estimons qu'il y a là une tendance nettement majoritaire visant évidemment, longue tradition oblige, à exprimer la grandeur

et l'élévation des vertus religieuses, à connoter la puissance et la domination de l'œuvre divine sur le monde profane. De même, la haute flèche des clochers, qui est souvent objet d'émulation et de fierté entre les villages, appelle-t-elle le regard, mais aussi l'esprit, vers les hauteurs célestes, concrétisant ainsi les aspirations morales de la communauté.

En plus de son emplacement, l'église impressionne par son volume. Seul bâtiment à devoir abriter régulièrement la presque totalité des paroissiens, les constructeurs la conçoivent selon les besoins du moment et aussi de l'avenir prévisible. Habituellement de dimensions généreuses, la nef étire ses longs pans percés de hautes fenêtres et se couvre d'un toit aigu à deux versants, devenant ainsi le plus imposant volume bâti du lieu et sans doute aussi le plus déterminant pour les séquences suivantes de l'occupation de l'espace. De fait, l'église une fois construite, et autant en raison de son échelle que de sa qualité esthétique, s'ensuit généralement un processus d'étoffement du noyau, que ce soit sur le site même ou en périphérie immédiate. Ce rôle de pivot central joué par l'église tient d'une part aux dimensions usuelles du terrain de la fabrique (rarement moins de deux acres) et aux pratiques de gestion prudente et réfléchie des fabriciens. Ils doivent en effet affecter simultanément ou du moins prévoir d'autres usages du sol, tant sacrés que profanes, de même qu'ériger des bâtiments supplémentaires : un cimetière muni de son enclos et de ses attributs, un presbytère entouré de ses dépendances et complété d'une cour qui inclut à l'origine une pièce de terre pour le pâturage et d'autres parcelles pour les jardins du curé, une



VUE D'UN VILLAGE DU CENTRE DU QUÉBEC, AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE. L'ÉGLISE EST ÉRIGÉE SUR UNE COLLINE ET DOMINE LE PAYSAGE ENVIRONNANT. Collection privée.

**LE NOYAU PAROISSIAL DE SAINTE-ANNE-DE-LA-PÉRADE, VERS 1820.**  
Aquarelle d'Elizabeth Frances Hale. Archives nationales du Canada, C-13093.

Et : M<sup>re</sup> Albert Tessier, *Sainte-Anne-de-la-Pérade : bref historique de trois siècles de vie paroissiale*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1972.

L'église et le presbytère sont orientés dans l'axe est-ouest.

À droite, se développe une grappe d'habitations d'allure bourgeoise, qu'on aperçoit mieux sur un dessin postérieur, exécuté lors du remplacement de l'ancienne église (1771) par l'église actuelle (ca. 1860).





maison de sacristain, un espace d'attente pour les véhicules et quelquefois une écurie où dételer les chevaux des paroissiens, parfois une « salle des habitants » et, bien sûr, des terrains en réserve pour d'éventuels édifices voués à l'enseignement. Il ne s'agit pas évidemment d'un plan-programme tel que le conçoivent les urbanistes modernes, mais bien d'un développement continu qui, sans être précisé dès l'origine dans tous ses détails, n'en est pas moins anticipé dans ses grandes lignes, puisqu'il est fondé en bonne part sur l'usage et la tradition. Si bien qu'au fil des générations les fabriciens ajoutent, agrandissent, modifient, retranchent ou modernisent les édifices à l'intérieur d'un corridor étroit, balisé par les moyens matériels de la paroisse et les directives épiscopales.

Lieu du culte, mais en même temps reflet et expression de la force et de la grandeur de leur foi, l'église témoigne du sentiment religieux des paroissiens. Son architecture, son décor, son mobilier et ses œuvres d'art sont perçus comme autant d'offrandes et d'hommages à Dieu. Pour la construire, la meubler et l'orner convenablement, les paroissiens vont se priver, se cotiser, se mobiliser en quêtes spéciales et en corvées et engager les meilleurs artisans, artistes et architectes, à la mesure des moyens. Notre propos ne

visait pas à présenter ici, même en résumé, l'abondante moisson d'études et d'analyses effectuées depuis trois quarts de siècle par les historiens de l'architecture et des arts religieux au Québec<sup>17</sup>. Qu'il suffise plutôt d'attirer l'attention sur certains faits culturels hautement significatifs.

En tout premier lieu, les édifices religieux s'inscrivent dans une évolution architecturale et ornementale qui suit de très près la dynamique sociale des paroisses : au fur et à mesure du peuplement d'un territoire, du mûrissement d'un terroir, les paroissiens procèdent à une série de modifications allant du remplacement du bâtiment primitif à l'agrandissement du volume principal de l'église, le plus fréquemment par l'allongement de la partie frontale et la construction d'une nouvelle façade, dans le dernier goût du moment ; on procède souvent aussi à l'achèvement de l'édifice en érigeant une ou même deux nouvelles tours surmontées de clochers et de flèches, et bien sûr en complétant l'ornementation intérieure, de plus en plus élaborée, incluant voûte, lambris de murs, retable et mobilier du chœur, réalisés par les meilleurs menuisiers, sculpteurs et doreurs de la région. Sans compter l'acquisition régulière de vases sacrés, de peintures et d'ornements liturgiques sortis des ateliers d'orfèvres, de peintres et de brodeuses les



1. Le vieux presbytère. 2. L'ancien pont de bois. 3. La maison du gardien. 4. L'église actuelle. 5. La vieille église. 6. La maison Laganière. 7. La maison Dorion. 8. Les dépendances de la maison Laganière



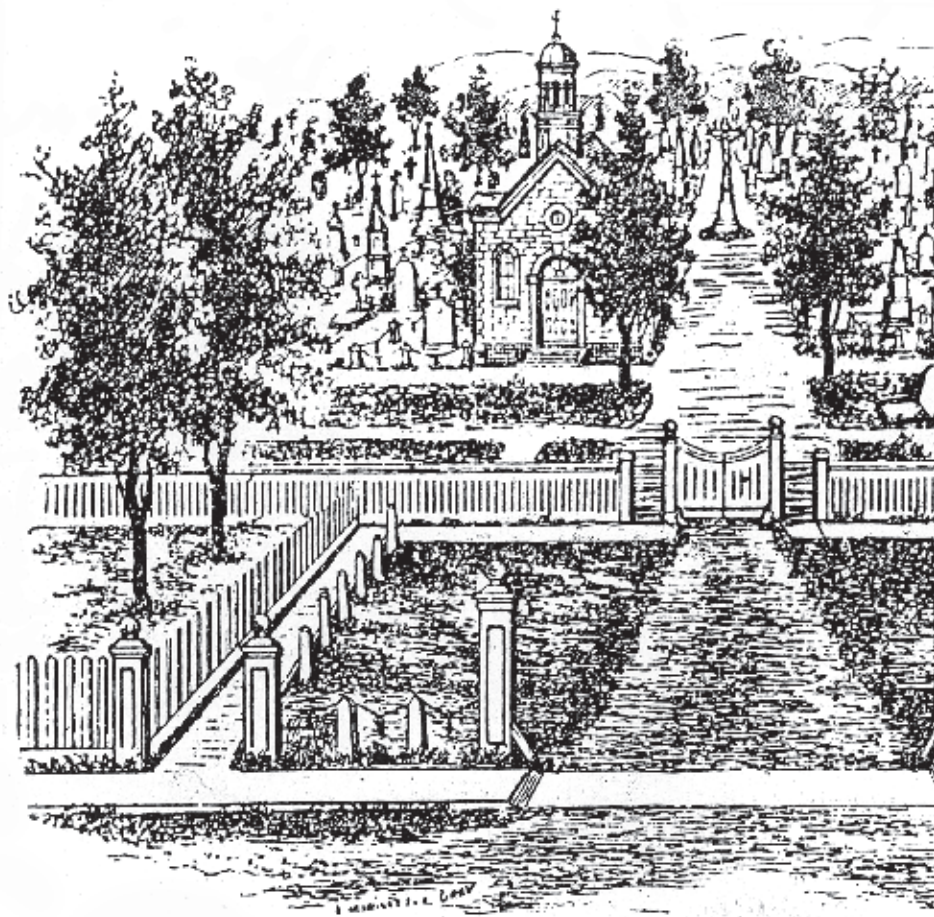
plus raffinés. Que ce soit dans ses dimensions ou dans le parti architectural, dans le choix des matériaux les plus nobles ou dans la qualité de l'exécution, l'église se veut ainsi le reflet le plus fidèle de la hauteur et de la pérennité des sentiments religieux d'une population, tout en témoignant simultanément de son degré d'aisance.

La construction des églises suit aussi de près l'évolution générale des courants stylistiques et esthétiques qui traversent la société : aux structures simples et dépouillées, teintées d'esprit roman, qui surgissent dans les paysages primitifs, succèdent dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle des édifices plus élaborés qui empruntent à la rigueur et au vocabulaire du néo-classicisme, avant de céder la place à des œuvres plus éclectiques d'inspiration. Cette volonté commune d'être à la page, d'inscrire les productions architecturales dans « le temps présent », on la retrouve aussi dans les autres immeubles et aménagements du noyau paroissial. On pourrait croire *a priori* qu'il s'agit là de l'ordre des choses. Mais on pourrait aussi y voir une propension, une tendance très nette à valoriser le changement, la nouveauté. Comme un peu partout en Amérique du Nord. Des études comparatives seraient ici fort utiles. En attendant, force est d'admettre que les noyaux religieux n'ont rien eu de figé, de cristallisé dans le temps et que, malgré les images de pérennité projetées par leur emplacement, leur présence dominante et l'emploi de certains matériaux durables (« Pierre, tu es pierre »), ils n'ont en fait jamais cessé d'évoluer et de se transformer, à l'intérieur toutefois du même registre symbolique.

### LES CIMETIÈRES

Le cimetière constitue l'un des éléments obligés du noyau religieux. Comme le démontre plus avant Ollivier Hubert, l'enclos paroissial participe de la structuration de l'espace communautaire en prolongeant hors des murs de l'église la dimension du sacré. Au-delà des critères qui déterminent son implanta-

L'ENCLOS DU CIMETIÈRE DE SAINT-MATHIAS-DE ROUVILLE, ÉRIGÉ EN 1818. IL S'AGIT D'UN ESPACE TRÈS MINÉRALISÉ. À L'OPPOSÉ, LE CIMETIÈRE SAINT-LOUIS DE TROIS-RIVIÈRES, TRACÉ AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE, ADOPTE LA FORME D'UN JARDIN RÉGULIER.  
Commission des biens culturels, *Les chemins de la mémoire*, tome 2, 1990 et *Trois-Rivières : album illustré*, 1903.



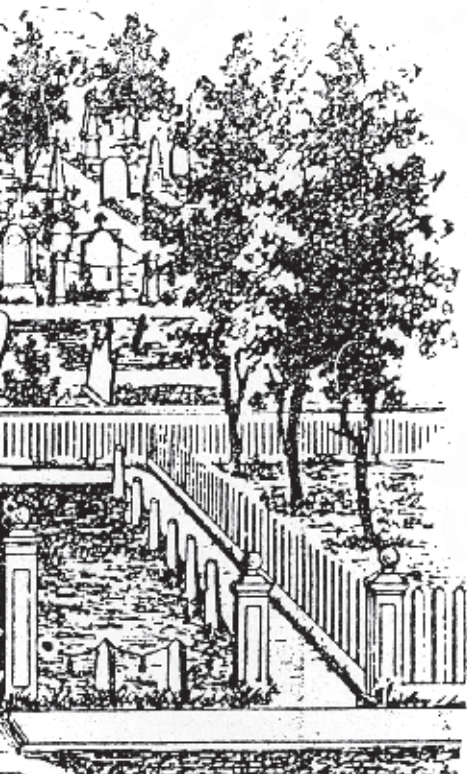
VUE GÉNÉRALE DU CIMETIÈRE CATHOLIQUE—TR



tion et qui le feront migrer en trois siècles depuis le pied des murs de l'église, voire sous le plancher même de la nef, à peu de distance de l'église, puis finalement hors du village, restent à travers les époques un choix d'emplacement, un tracé, des aménagements paysagers et des ornements qui traduisent à leur façon la vision de l'univers.

Ainsi, le tracé de beaucoup de cimetières adopte une grille orthogonale, composée d'une allée centrale souvent ornée d'un rond-point d'où partent des allées latérales coupées de petites voies secondaires. L'intention est claire : au centre du monde règne une forme parfaite, autour de laquelle s'ordonnent les êtres vivants, dont la place, même après la mort, peut indiquer le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale. En fait, ces distinctions de statut, déjà présentes dans la pratique d'inhumation à l'intérieur de l'église, alors que seigneurs, bienfaiteurs, curés et personnages de haut rang occupent les emplacements près du chœur, se retrouvent aussi dans les cimetières extérieurs et tendent à s'affirmer tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle : en témoignent les simples stèles funéraires et les croix de bois des temps pionniers qui cèdent progressivement la place à des croix de fer et des monuments de pierre plus élaborés sur lesquels figurent

pour mémoire les noms des grandes familles. Les visions romantiques de la nature et de la mort introduisent à leur tour une conception nouvelle des espaces de repos éternel. Le traitement jusque-là dépouillé et à dominante minérale de l'enclos des morts, à témoin le cimetière de Saint-Mathias-de-Rouville (1818), est remplacé par un parti d'aménagement laissant une part plus grande aux arbres et à la végétation, tout en invitant les fidèles à la dévotion régulière : « [...] je vois déjà un beau cimetière, bien propre tout planté de grands arbres, avec des allées régulières, et surtout un pieux chemin de la croix pour faire bénéficier nos pauvres morts des indulgences rattachées à cette dévotion », écrit le curé de Drummondville, en 1883<sup>18</sup>. Les cimetières-jardins qui couvrent les flancs du mont Royal ou qui dominent les falaises de Sillery, après 1840, ont sans doute influencé l'aménagement de plusieurs enclos qui surgissent alors dans les campagnes. Le cimetière de Gentilly, déplacé aux limites sud du village, à la fin du siècle dernier, en est un bel exemple. Des pins de haut fût encadrent une allée centrale menant à une chapelle de service, tandis que des



OIS-RIVIÈRES.

épinettes bordent les limites de l'enclos. Ce choix d'essences forestières a une double valeur symbolique : ces arbres toujours verts symbolisent évidemment la vie qui se poursuit après la mort ; quant aux pins de haute venue, ils rappellent les colonnes de l'église et aspirent l'âme vers le ciel, tout en procurant à l'oreille et sous les pas du fidèle un bruissement feutré et apaisant.

En fait, quel que soit l'époque ou l'angle sous lequel on les observe, les cimetières charrient dans les limites de leurs fonctions concrètes une pleine charge de significations moins tangibles : les clos emmurés de pierre, généralement les plus anciens, sont percés de portes cintrées qui évoquent la mise à l'écart, le repos de l'âme, tandis qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle on adopte des grilles plus légères dont les portes ouvragées, véritables chefs-d'œuvre en dentelle de fonte, symbolisent l'entrée au paradis. Et partout, dans la statuaire ou dans les édicules, comme charniers, chapelles ou reposoirs, dans les pierres tombales et les monuments, prédominent peu à peu les roches les plus dures aux grains les plus beaux, comme granits et marbres, tout à la fois signes d'aisance et porteurs autant de beauté que d'éternité.

En somme, qu'elles appartiennent à l'ordre minéral ou végétal, les matières employées dans la construction et l'aménagement des enclos paroissiaux ont constamment servi, au-delà des modes, à véhiculer dans la plus grande dignité les messages fondamentaux de la foi, tout en reproduisant (ville des morts-nécropolis) une image réduite de la ville des vivants.

## LES PRESBYTÈRES

Responsables de l'état physique du lieu de culte, les fabriciens n'en ont pas moins une charge plus prosaïque encore, soit celle de loger et d'entretenir convenablement leur curé. Dans les premiers moments de la création d'une paroisse, plusieurs solutions temporaires ont eu cours : on trouve ainsi des mentions d'hébergement du pasteur chez un habitant, de logis ou chambre à l'arrière de la chapelle ou de l'église et, plus souvent encore, d'une maison à double fonction, servant en même temps de chapelle et d'habitation, en attendant ou pendant la construction d'une église.

L'étude de l'ensemble des presbytères au Québec reste encore à faire. On peut néanmoins s'appuyer sur les résultats de travaux récents menés au centre du Québec pour affirmer le rôle capital joué par les résidences curiales dans l'évolution de l'architecture domestique populaire. On observe tout d'abord une première évidence : l'habitation du curé reflète en plusieurs points la progression socio-économique générale d'une paroisse. L'évolution architecturale du presbytère, dans ses dimensions, ses formes, ses commodités et son raffinement, épouse étroitement les transformations et les améliorations que les habitants vont apporter à leur propres habita-



LE PRESBYTÈRE DE SAINTE-ANNE-DE-LA-PÉRADE, VERS 1900. IL POSÉDAIT TOUS LES ATTRIBUTS D'UNE BONNE MAISON BOURGEOISE : DIMENSIONS GÉNÉREUSES, PIERRE DE TAILLE EN FAÇADE ET CHÂI-NAGE D'ANGLE, TOIT MANSARD, DIT « TOIT FRANÇAIS », LARGE GALERIE DE CEINTURE ET PETIT BELVÉDÈRE AU FAÎTE, D'INSPIRATION ÉTATS-UNIENNE. Archives du Séminaire des Trois-Rivières, FN-0060-F4-S10. Il a servi d'inspiration à plusieurs bâtisseurs des environs.

tions, au fur et à mesure qu'ils franchissent les stades de production des paysages. D'abord modeste maison, à peine plus grande que celle des colons, le presbytère d'un pays neuf est remplacé ou agrandi par la suite selon les moyens de la collectivité, suivant ainsi de près la séquence de succession des églises. Deux ou trois faits de culture méritent l'attention parce qu'ils apparaissent comme autant de tendances de fond, souffrant peu d'exceptions.

Une fois passés les temps pionniers, la construction d'une habitation curiale relève en général du conseil de fabrique ; ce sont les paroissiens, par l'intermédiaire des élus, qui décident du parti architectural, de l'enveloppe budgétaire et du choix des bâtisseurs, des artisans locaux le plus souvent. Il peut arriver à l'occasion, comme on le verra plus loin, que le curé lui-même, grâce à sa fortune personnelle, assume en partie ou en totalité les coûts d'une nouvelle habitation, auquel cas le choix d'architecture est le sien. Puisqu'il sera érigé tout à côté ou près de l'église, sur le site le plus en vue du village, existant ou à venir, puisqu'il convient d'exprimer par une forme architecturale appropriée l'importance de la place qu'occupe le représentant de Dieu dans le milieu, puisqu'il y va enfin de l'image que donnera à voir d'elle-même la société, il ne saurait être question de construire autre chose qu'une « grande et bonne maison », solide autant que belle, munie des commodités d'usage et des ornements que commandent l'époque et la notabilité du curé. Le presbytère acquiert alors une valeur symbolique particulière : il fait figure de maison idéale ; il devient une référence esthétique dans son milieu. Des études menées dans le nord-ouest de la France sur l'industrie du bâtiment, et plus particulièrement l'analyse de l'importance normative du presbytère en Normandie, nous amènent à confirmer ici la tendance observée là-bas :

La maison du curé doit être au moins aussi belle que la plus belle des maisons paysannes du village. [Il s'agit] d'une construction aisée, mais pas

trop éloignée, par sa taille, son luxe, de l'ensemble des autres demeures du village. Les paroissiens tentent de ne pas construire trop cher, pour limiter le poids fiscal de cette charge, mais aussi de bâtir solide, pour diminuer le plus possible les frais de réparation [...]. Le presbytère peut nous donner une idée de ce que devaient être les maisons des paysans aisés. Il jouait un rôle de modèle, il servait de référence pour définir ce qui, dans le bâtiment, marquait le rang ; la publicité dirait aujourd'hui « le standing » [...] l'on imagine bien que furent repris, lorsqu'une famille pouvait se payer une maison plus belle, tel détail d'ornementation, telle forme, telle commodité qu'on pouvait voir chez le curé<sup>20</sup>.

L'analyse de plusieurs centaines de marchés de construction démontre l'existence d'un esprit identique chez les bâtisseurs d'ici : le presbytère est non seulement l'une des maisons les mieux construites, les mieux pourvues, les plus à la mode enfin du village, mais il sert aussi d'inspiration aux bourgeois et aux habitants cossus de la paroisse. Pas moins du tiers des 133 mentions de mimétisme architectural concernent des presbytères, dont on emprunte quelque attribut, ornement ou dispositif. Là, c'est une cave à « hauteur d'homme » munie d'une entrée extérieure qu'on reproduit ; ailleurs, un escalier central orné d'une rampe ouvragée en bois foncé ; là, un détail d'ornementation de la galerie avant ou un recouvrement de toit en tôle, sans omettre bien sûr formes et styles architecturaux.

En l'absence d'architectes, ce sont les constructeurs eux-mêmes, artisans très mobiles, qui servent de courroies de transmission des nouveautés techniques ou stylistiques et des dernières commodités surgies à la ville ou au village voisin. Le processus d'adaptation reste toutefois continu, tant à l'égard des moyens matériels de la paroisse que des vœux du curé en exercice ou du désir des fabriciens de lui assurer

une existence un peu moelleuse : le curé de Nicolet aura ainsi un four à pain intérieur en 1811, soit une aménité certaine à l'époque ; on allonge la galerie de tel presbytère pour permettre au curé de réciter son bréviaire à l'abri et on y prévoit un banc de repos ; celui de Gentilly, dont la santé est fragile disposera d'un chemin couvert allant aux latrines ; tel autre possédera une cave divisée en croix pour entreposer dîmes vertes, c'est-à-dire salades, patates et autres légumes-racines, bois de chauffage et boissons ; celui de Yamachiche, raffinement suprême, aura droit à une glacière en pierre qui lui permettra, grâce à une corvée annuelle de récolte de glace, de garnir sa table de viandes diverses, de vins frais et autres douceurs.

Il n'existe guère plus de doute, le presbytère illustre dans les arts domestiques ce que l'église exprime dans les arts sacrés, la norme d'excellence de son époque et de son milieu. La norme, cet ordre implicite des choses communément admises, veut que la résidence du pasteur s'accorde en dignité et en qualité à la maison de Dieu qu'elle avoisine : plusieurs fabriciens à l'oreille un peu sourde se feront fréquemment rappeler par les autorités épiscopales la nécessité de mieux loger leur curé, de remplacer une habitation devenue désuète ou ruineuse.

Dans certains cas, dont le nombre total serait à déterminer, ce sont les curés eux-mêmes qui, face à des paroissiens trop ménagers ou peu argentés, prendront l'initiative de construire à neuf presbytère et dépendances. Le curé Trutault, personnage instruit et fort à l'aise, se fait ainsi construire une grande résidence de pierre en 1781, non pas à côté de son église de Kamouraska, mais au lieu dit Pincourt appelé à devenir le futur village (1791). Il rejoint alors quelques marchands et des artisans, déjà établis sur ce site plus commode et mieux abrité, abandonnant sans regret à leur sort une église en mauvais état et un petit presbytère plutôt rustique, dressés depuis près de soixante ans au milieu d'une plaine argileuse et venteuse. Le curé vendra finalement sa grande propriété à la fabrique en 1800, pour servir officiellement de presbytère et aussi de salle des habitants. En 1847, c'est un presbytère encore plus vaste, toujours visible au cœur du village, qui viendra finalement remplacer celle que les villageois appelaient encore « la maison de monsieur Trutault ».

L'histoire se répète à Batiscan, où un curé fort original, entrepreneur industriel par surcroît, prend à son compte la construction du nouveau presbytère devant accompagner l'église, érigée en 1867 sur un nouveau site. L'abbé Wenceslas Fréchette ne veut plus du vieil immeuble démodé de 1816, dont la moitié du rez-de-chaussée est occupée par une salle des habitants, aussi il se fait construire une belle demeure d'allure bourgeoise, de vastes dimensions, dans l'esprit beaux-arts français alors à la mode et qu'il habille de pierres taillées, du plus beau calcaire de Saint-Marc. L'ancien presbytère de Batiscan, seul vestige du

premier centre religieux de la paroisse, est de nos jours ouvert au public qui peut y apprécier la manière de vivre et d'habiter d'une époque déjà jugée révolue lorsque naît officiellement le Canada. Seule une étude étendue permettrait de départager le rôle et les influences de ces clercs dans l'édification des structures et dans l'aménagement des abords des églises. Plusieurs indices donnent cependant à croire qu'il y eut à chaque époque plusieurs curés bâtisseurs<sup>21</sup> et que leur voix et leurs choix ont pesé parfois lourdement dans la production des paysages religieux, au cœur des villages. Les bénéfices de leur instruction et de leur culture classique, leur appartenance à un réseau d'échanges et leur admission dans certains cercles très progressistes, en sus de leur esprit d'entreprise, faisaient souvent de ces curés d'importants porteurs de changements, rapidement imités ensuite, parce qu'ils étaient légitimés, dans le reste de la paroisse.

On ne peut s'attarder, faute d'études appropriées, sur les dépendances, les jardins potagers, fruitiers ou d'agrément, et le contenu des cours presbytérales. On sait néanmoins, puisqu'il en subsiste quelques-uns, que plusieurs bâtiments et aménagements entourent généralement le presbytère : une grange à dîmes, destinée à recevoir fourrages, grains et autres denrées sèches ; une écurie pour le cheval et une remise à voitures, éléments indispensables pour « aller aux mourants » ; un puits extérieur et un hangar à bois, dans quelques cas, et enfin un espace, habituellement clos, planté en jardin fruitier et en potager, voire en jardin bouquetier pour fleurir les autels. Il s'agit là d'une matière riche, bien documentée par des livres de comptes habituellement bavards.

En somme, les maisons de curé s'apparentent aux ensembles domestiques les mieux pourvus et les mieux construits de la communauté, qui en tire d'ailleurs la plus grande fierté. Ce sont des habitations aux formes généreuses, dignement ornées et, en général, sans excès. Il ne peut en être autrement lorsqu'on habite tout à côté de la maison de Dieu.

## **DU SACRÉ AU PROFANE, LE DÉBORDEMENT DANS L'ESPACE**

Une fois construits église et presbytère, généralement avec circonstances et dépendances, la suite de la trame bâtie continue de prendre forme. Le noyau paroissial vient alors s'étoffer de bâtiments à fonctions diverses, qui tous tirent avantage de la proximité du lieu du culte. D'une part, en effet, la création d'un tel espace de relations attire logiquement d'autres fonctions, institutionnelles et civiles, puis commerciales et résidentielles ; d'autre part, la notabilité du lieu et l'indéniable qualité des constructions imposent une norme implicite qui se traduit par la plus-value du lotissement périphérique et le développement conséquent de bâtiments et de résidences de dimensions et d'apparence esthétique également supérieures. S'amorce





LE COUVENT DES SŒURS DE L'ASSOMPTION, À SAINTE-MONIQUE, VERS 1890. BEL EXEMPLE D'ARCHITECTURE INSTITUTIONNELLE, SOBRE ET SOIGNÉE, COMME ON EN TROUVE DANS PLUSIEURS VILLAGES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Collection privée.

ainsi, depuis le noyau religieux du village, une extension centrifuge opérée à un rythme variable, selon la conjoncture et la situation plus ou moins stratégique de l'agglomération. Ce débordement dans l'espace, qui adoptera diverses formes selon la morphologie du lieu et la direction favorisée par les grands propriétaires fonciers, s'accompagne finalement d'une floraison de lieux, d'édicules et d'éléments construits ou aménagés servant principalement de supports aux dévotions populaires.

### DE LA PETITE ÉCOLE AU COLLÈGE

Les bâtiments scolaires sont encore peu nombreux hors des villes et de quelques gros bourgs, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a bien relevé l'existence de quelques maisons d'enseignement, occupées par les dames de la Congrégation, comme à Champlain, dès 1697, mais on compte davantage d'imprécisions sur les lieux physiques et les « petites écoles » signalées par certains observateurs (maison privée, salle d'habitants, presbytère) où pouvaient être dispensés l'instruction élémentaire ou le catéchisme. Au petit nombre de paroisses rurales qui ont une école, soit le tiers d'entre elles, correspond un taux d'alphabétisation également peu élevé, soit 20 %. La situation tend cependant à changer au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, à la faveur de l'accroissement significatif de la population et du développement des villages. Ainsi, d'une demi-

douzaine de bourgs, surtout riverains, qui possèdent des équipements publics comme couvent et collège, en 1815, ce nombre passe à une trentaine seize ans plus tard<sup>22</sup>. L'augmentation des « maisons d'écoles » et des établissements d'enseignement est aussi liée à l'adoption des premières lois scolaires au pays, à la création de l'Institution royale, en 1801, suivie de la Loi des écoles de fabrique, en 1824 et du développement ultérieur de la mission éducative qu'assumeront l'État et l'Église<sup>23</sup>.

Pour ce qui est de connaître l'insertion de cette fonction dans le paysage villageois, beaucoup d'inconnues subsistent encore, concernant surtout les premières implantations et les types d'architecture. Il semble bien toutefois qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les rares maisons d'écoles surgissent déjà sur un terrain appartenant aux fabriques, dans le voisinage immédiat de l'église et du presbytère, voire dans celui-ci, comme à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, en 1763. Ce sont des constructions qui s'apparentent, selon nos sources, aux bonnes habitations du lieu. Au début du siècle suivant, on conserve l'usage d'implan-

ter cet équipement public près du noyau religieux, tout en augmentant sensiblement les dimensions de l'édifice pour répondre aux clientèles en croissance. L'architecture de certains établissements d'enseignement commence toutefois à se distinguer après 1840, alors que se répandent sur le territoire plusieurs communautés de religieuses et de religieux enseignants. Les bâtiments qu'elles érigent ont des fonctions mixtes, résidentielle et scolaire, et servent de pensionnats aux jeunes gens des paroisses. Destinés à loger plusieurs dizaines de personnes, tant maîtres qu'élèves, à les nourrir et à les chauffer, ces édifices de haute taille sont entourés de plusieurs dépendances fonctionnelles, parfois de potagers et de vergers, ou alors comptent sur les approvisionnements d'une ferme, sise à proximité. Académies, collèges et couvents se multiplient aussitôt dans les bourgs les plus peuplés et viennent compléter de façon sensible la fonction institutionnelle du noyau religieux, tout en confortant par leur volumétrie imposante et leur qualité esthétique la valeur symbolique de l'espace. Une fois de plus, les quêtes spéciales, les contributions de toutes sortes et les appels à la générosité des paroissiens font en sorte de doter la communauté d'édifices solides et beaux, aussi fonctionnels que sobres, en adéquation avec l'église et le presbytère qu'il faut se garder de « déparer ». Une recherche à faire, encore une, sur l'évolution de l'architecture conventuelle en milieu rural démontrerait peut-être la place prédominante qu'occupe dans les paysages villageois l'architecture d'esprit Second Empire et Beaux-Arts français, très en vogue entre 1855 et 1890. La plus grande habitabilité du comble d'un édifice ainsi couvert, mais aussi la haute valeur symbolique conférée à cette forme de toit, communément appelé « toit français », surtout après son adoption sur l'Hôtel du Parlement du Québec, en 1879, expliquent probablement sa très large diffusion sur l'ensemble du territoire. Connotant l'identité française, mais aussi le prestige et la détention du pouvoir, cette forme d'architecture va également percoler tout autour du noyau paroissial et s'étendre dans les zones adjacentes et au long de quelques axes à fonctions mixtes, commerciales et résidentielles, qui le bordent.

Après 1850, le bourgeonnement du noyau religieux tend ainsi à changer profondément le paysage du village : en étoffant de plus en plus la proximité du lieu de culte, propriété commune de la fabrique, et en y concentrant les édifices institutionnels et de grande qualité, on vient non seulement modifier l'échelle générale et renforcer la qualité du bâti, mais valoriser du même coup un périmètre de plus en plus étendu, coupé d'axes et de voies d'importance variable, où se poursuivront densification de l'espace et diversification des constructions. Les villages de Saint-Casimir et de Saint-Stanislas en sont de beaux exemples.

### LA SALLE DES HABITANTS

En plus de se retrouver régulièrement sur le parvis, devant l'église, les paroissiens profitent très tôt d'un espace communautaire pour échanger entre eux des informations de toute nature et discuter de sujets d'intérêt général. Ce lieu, appelé salle des habitants, est habituellement situé à l'intérieur même du presbytère, d'où les dimensions parfois imposantes qu'on juge bon de lui donner ; cette salle comporte aussi une partie réservée aux dames. Certaines paroisses riches et peuplées feront ériger un bâtiment autonome, comme à L'Islet en 1827, d'autres réutilisent à ces fins un vieux presbytère qu'on remplace par un nouveau, comme à Cap-Santé, en 1799, mais en général la salle des habitants est adjointe à la résidence du curé, qui trouve souvent incommode et source de désordres cette cohabitation forcée. On connaît peu de détails sur l'utilisation précise et l'aménagement intérieur de ces salles, si ce n'est que les fidèles vont s'y réchauffer l'hiver avant les offices, y entendre lecture de communications ou de convocations de la part des agents seigneuriaux ou civils, des officiers de la milice ou de la fabrique, et échanger sur les sujets de l'heure. Ce qui retient surtout l'attention, c'est l'habitude ainsi développée d'investir une partie du noyau religieux à des fins profanes, si bien que plus tard au XIX<sup>e</sup> siècle, quand s'imposera la nécessité de doter le village d'équipements municipaux (hôtel de ville, maison des pompes), la proximité de l'église et de son aire de relations favorisera ces choix d'implantation. En ce sens, la salle des habitants pourrait être vue comme le prolongement abrité du parvis de l'église où exerçait le crieur public, autrement dit comme le premier ancrage spatial de la chose publique.

### LE CŒUR DU VILLAGE

Point n'est besoin d'insister très longuement, dès l'instant où le noyau religieux marque le paysage de sa présence, la fréquentation qu'il génère et l'attraction qu'il suscite agrègent d'autres intérêts, soucieux à leur tour de s'exprimer dans l'espace et d'inscrire leurs activités dans le nœud des relations sociales. Les marchands, les artisans spécialisés, les catégories professionnelles et autres apparentés ont tôt fait d'élire domicile, magasin, boutique et cabinet autour du périmètre paroissial. Perceptibles à travers les recensements, les actes notariés et les papiers-terriers, les phénomènes de différenciations spatiales et architecturales dans les villages très anciens nous restent encore mal connus : si on peut découvrir certaines réalités à partir de sources iconographiques, ou encore lire sur place l'organisation de quelques bourgs ou villages du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Saint-Michel-de-Bellechasse, en revanche il n'y a guère d'études portant sur une véritable archéologie des paysages construits. À défaut d'offrir une compréhension raisonnée des états successifs, on peut néanmoins signaler un certain nombre de tendances architecturales et urbanistiques qui semblent perdu-

rer à travers les époques. Ainsi des dimensions de quelques lots qui bordent le périmètre religieux : les superficies y sont visiblement plus importantes que la moyenne des autres parcelles de l'agglomération. On en comprend facilement la raison : ces grands terrains ont accueilli depuis les débuts de plus vastes résidences, quelques-unes des grandes demeures des notables du lieu, tandis qu'au long de l'axe principal de circulation se tisse une trame de maisons-magasins et de maisons-ateliers munies d'une devanture ouverte sur la rue. Aux abords de l'église, les choix d'architecture s'inscrivent aussi dans une recherche de qualité et de distinction : au XVIII<sup>e</sup> siècle, on affiche un signe d'aisance certaine quand on emploie de préférence la maçonnerie de pierre plutôt que les murs de bois, quand on possède une maison ayant un ou deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et plus encore quand on coiffe son habitation d'un toit à quatre versants, percé de plusieurs souches de cheminées. De fait, matériaux, fenestration, cheminées, ornements menuisés et coquetteries décoratives, tous tiennent un discours qui évolue bien sûr avec l'époque, mais qui se situe bien au-delà des modes et des styles, c'est-à-dire dans le même registre que le code d'excellence du noyau religieux. Ce qu'il importe ici de retenir, c'est la constance et l'intensité du rayonnement architectural de ce noyau dans son milieu bâti : dès lors qu'ils surgissent dans le paysage, l'église et le presbytère imposent en quelque sorte une hiérarchisation et un conditionnement de l'espace qui déteint hors des limites foncières de la fabrique. Cette influence déterminante s'étendra finalement jusqu'au paysage végétal du village, puisqu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle c'est souvent sur des terrains de la fabrique, en face même de l'église, que seront créés carrés et parcs publics plantés d'ormes, d'érables et autres arbres de haute futaie, de façon à mieux encadrer et signaler la grandeur du lieu.

Comment ne pas conclure qu'à l'influence morale des enseignements de l'église il faut ajouter celle, tout aussi structurante, qu'ont eue ses propriétés matérielles au cœur même des paysages construits.

### LES AUTRES LIEUX DE DÉVOTION

La lecture du paysage d'une paroisse serait incomplète si on ne disait mot des chapelles de procession, des chapelles votives, calvaires, croix de chemin, grottes et autres lieux de dévotion populaire, venus orner le territoire et rappeler l'omniprésence de la société divine dont on honorait ainsi les membres et les saints patrons. Dès le début de la colonisation de la Nouvelle-France et conformément à la tradition catholique, l'Église encourage le cérémonial de la Fête-Dieu qui consiste à promener en défilé dans les



rues le plus noble des vases sacrés, l'ostensoir. Affirmant ainsi que son territoire ne saurait se limiter au seul lieu du culte, l'autorité religieuse étend du même coup son contrôle sur des manifestations de foi et sur des pratiques populaires qui tendent souvent à s'exprimer de façon spontanée.

Le premier mandement décrivant le cérémonial et le bon ordre des défilés est émis par M<sup>gr</sup> de Laval<sup>24</sup> ; par la suite, ses successeurs interviennent pour régler les pratiques de la Fête-Dieu et autoriser la construction de chapelles permanentes qui remplacent peu à peu les constructions temporaires et les reposoirs en treillage. De petits édifices apparaissent donc dans le paysage des paroisses au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : un document de 1719 précise bien l'emplacement d'une chapelle du « côté d'en bas », à Saint-Étienne-de-Beaumont, sauf que, vingt ans plus tard, le vicaire général ordonne aux paroissiens de transporter leur édicule sur un site plus près de l'église, puisqu'au même moment les paroissiens se proposent d'en construire une deuxième, à l'ouest cette fois et à une distance qu'on souhaite équivalente<sup>25</sup>. S'établit ainsi l'usage d'ériger fréquemment deux édicules, à moins d'un kilomètre de part et d'autre de l'église, afin d'alterner annuellement la tenue du défilé, à la grande satisfaction de tous les paroissiens qui en profitent pour décorer et fleurir à tour de rôle leurs habitations. L'architecture de ces chapelles évolue bien sûr selon les lieux et l'époque, selon les moyens disponibles et la compétence des bâtisseurs. De l'île aux Coudres à Varennes, en passant par la côte de Beaupré, Bellechasse, Lotbinière, jusqu'à Saint-Sulpice, près de Montréal, on peut encore apercevoir quelques-unes des dizaines de chapelles qui émaillaient beaucoup de paysages villageois, jusqu'à la fin du siècle dernier. Tantôt consacrées à la Vierge ou au saint patron de la paroisse, également honoré par un défilé anniversaire, souvent vouées au culte de



sainte Anne, protectrice des marins, les chapelles voient fréquemment le jour grâce à une corvée, comme à L'Islet, en 1835, par laquelle les paroissiens entendaient aussi rappeler au souvenir leurs marins disparus. Ce sont des édicules en général de moins de trente mètres carrés, élevés sauf exception en maçonnerie de pierre, coiffés d'un toit à deux versants et surmontés d'un petit clocher. Ayant nécessairement façade sur rue, la chapelle de procession est munie d'une porte à larges ouvrants, finement menuisée et décorée. Généralement empreintes de simplicité, mais témoignant parfois aussi d'une grande originalité, comme à Saint-Jacques-le-Mineur, voire d'une exécution très soignée, comme à Neuville, ces chapelles prolongent concrètement dans l'espace profane, mais en réduction cette fois, le même code architectural qui inspire les bâtisseurs du noyau religieux : celui de la pérennité et de la beauté des choses du culte.

S'éloignant davantage du centre du village, on observe encore dans le paysage des paroisses d'autres manifestations tangibles des sentiments religieux, sous formes de croix disséminées au long des chemins ou de calvaires souvent érigés aux carrefours. Leur présence en grand nombre atteste de la vigueur et de l'étendue des pratiques de dévotion : les inventaires les plus récents font en effet état de près de huit cents croix, souvent ornées des instruments de la passion et de 350 calvaires, comprenant au moins son « corpus christi<sup>26</sup> ». Malgré leur caractère généralement anonyme, ces œuvres artisanales remplissent souvent plusieurs fonctions, soit d'entretenir dans la vie et les activités quotidiennes l'esprit de la religion, soit encore de rappeler un événement local ou familial, une faveur obtenue ou un vœu. L'usage ancien préconisait de se signer de la croix, en passant devant, ou même de s'y arrêter prier quelques instants. Le voyageur pieux ne manquait surtout pas d'invoquer au passage la protection divine. Certaines œuvres plus complexes, sculptées par des artistes de renom, sont abritées sous un édicule coiffé d'un toit en pavillon, c'est le cas du calvaire de Varennes, érigé en 1790, et aussi de celui de Trois-Rivières-Ouest, datant d'environ 1820.

Quelques autres ouvrages d'architecture ont également surgi çà et là sur le territoire des paroisses : on pense ici au célèbre calvaire d'Oka, élevé sur la montagne du même nom, dans les années 1740, probablement dans la foulée prolifique des 570 chemins de croix élevés en Europe, entre 1731 et 1751, par Léonard de Port-Maurice<sup>27</sup>. D'abord destiné à l'évangélisation des Amérindiens de la mission des Sulpiciens, le site devient à la fin du siècle dernier un lieu de pèlerinage important pour tous les Montréalais : accessible en bateau depuis le lac des Deux-Montagnes, le calvaire accueille ainsi une foule de 30 000 personnes, le 14 septembre 1889, à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

Ailleurs, c'est le culte de Notre-Dame-de-Lourdes qui, après le miracle de 1858, donne naissance à des aménagements particuliers. Dans quelques paroisses bien pourvues en collines et en affleurements rocheux, on aménage un lieu de dévotion où on tente de reproduire le décor de la célèbre source miraculeuse : sentier escarpé, grotte, fontaine et bassin qu'entourent les principaux personnages, la Vierge Marie et Bernadette Soubirous. À Saint-Michel-de-Bellechasse, un généreux donateur permet la construction, en 1879, d'une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes. Sis sur un promontoire, à l'ouest du village, le petit édifice d'esprit gothique devient rapidement le but d'un pèlerinage organisé localement mais facilité par les services de bateaux à vapeur. En 1886, les annales du Couvent rapportent que de 5 000 à 6 000 pèlerins, venus de Québec et de la côte environnante, avaient envahi ce bourg d'à peine 2 000 âmes.

Qu'il s'agisse d'un calvaire de petite taille, aménagé sur le butte le plus proche de l'église, comme à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, ou d'une œuvre de grand réalisme, construite à même la colline d'Huberdeau, dans l'Outaouais, qu'il s'agisse enfin d'une « Tour des martyrs », comme à Saint-Célestin, ou d'une croix-reposoir, érigée vers 1845, sur le mont Saint-Hilaire, les sentiments religieux, on le voit bien, ont envahi la presque totalité des espaces profanes.

## CONCLUSION

Quand on esquisse pareil bilan des rapports historiques à l'espace, on ne peut que constater le rôle fondateur de l'institution paroissiale dans l'organisation matérielle et la production de nos paysages humanisés. En raison de son ancienneté et de l'importance de ses propriétés foncières et immobilières, la fabrique a largement contribué non seulement à structurer l'espace villageois, mais à définir en outre les normes de qualité architecturale et spatiale par lesquelles la communauté entendait s'exprimer et se représenter elle-même. Véritable reflet d'un long cheminement, d'un parcours parsemé d'expériences positives autant que de coûteuses leçons, la production des paysages religieux s'inscrit dans une volonté continue de dépassement et de recherche d'excellence : en offrant au culte divin le meilleur d'elle-même, soit sa production artistique et artisanale la plus achevée, la communauté paroissiale a coloré involontairement de ses propres exigences une bonne partie des autres constructions et des aménagements du cœur du village. S'il fallait encore s'en convaincre, il suffirait d'observer le trou béant qui se crée lorsque disparaissent un à un, dans l'indifférence d'héritiers ingrats, les éléments constitutifs d'un noyau religieux : « Objets inanimés, écrivait Lamartine, avez-vous donc une âme ? »

# Notes

## DEUXIÈME PARTIE : LE PAYSAGE ET L'ORGANISATION

### LE PAYSAGE DES NOYAUX RELIGIEUX

1. Arrêt du Conseil souverain, 3 août 1703. Don de Guillaume Fournier. Cette référence et les autres notes concernant Saint-Thomas de Montmagny proviennent de Casault, 1906.
2. Lettre de M<sup>gr</sup> Jean-Olivier Briand, 1<sup>er</sup> nov. 1766. Cité par Casault, 1906 : 80.
3. ANQTR, M<sup>e</sup> Genaple, 8 fév. 1684. Don du Sieur Pézard de la Touche.
4. Rousseau (dir.), 1974, folio 697, p. 204.
5. Livres de comptes de la fabrique de Saint-Thomas de Montmagny, 11 oct. 1736. Cité par Casault, 1906 : 58.
6. Jean Hamelin, Jacques Mathieu, entre autres.
7. Gaumont, 1978 : 49.
8. Voyer, 1981 : 25.
9. Richard, 1939 : 21. Cité par Voyer, 1981 : 20.
10. Voyer, 1981 : 25.
11. Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973 (1973) : 41. Cette référence et toutes celles qui concernent l'emploi de la brique figurent dans Martin, 1988 : 1-50.
12. Pas moins d'une quinzaine d'églises entre Saint-François-de-Montmagny et Cacouna témoignent d'une logique paysagère identique en raison de la présence d'affleurements rocheux longeant les terrasses riveraines et de la nécessité de s'abriter des vents constants. Pour plus de détails, voir Martin, 1996 : section 7.
13. Ce plan n'a pas été retracé mais les recommandations du seigneur Fraser à son agent de développement, Henry John Caldwell, ne laissent aucun doute sur son existence. Voir à ce sujet et pour tout ce qui concerne cet épisode de l'histoire de Rivière-du-Loup J. Martin, 1994 : 39ss.
14. « Mémoire contenant les principales raisons pourquoi la nouvelle église de la paroisse de Saint-Patrice devra être marquée et bâtie au milieu du village ou faubourg... », 13 janvier 1848. Cité par J. Martin, 1994 : 77.
15. Bureau d'enregistrement des terres, Riv.-du-Loup, Index aux immeubles, registre A, n° 1344, n° 2068. J. Martin, 1994 : p. 77
16. Défini par Serge Courville comme un village en long qui épouse les sinuosités de la côte et apparaît comme une longue ligne d'habitats à peine plus densément construite que le terroir environnant. Voir Courville, 1990 : 49-50.
17. Depuis l'article alarmiste de M<sup>e</sup> Gustave Beaudouin, paru en 1919, en passant par les travaux pionniers de Gérard Morisset, dans les années 1940 à 1960, l'histoire de l'art et de l'architecture a bénéficié d'avancées remarquables et d'une relève extrêmement compétente. On consultera avec profit les ouvrages de Luc Noppen, John Porter, Jean Trudel, Raymonde Gauthier et plusieurs autres auteurs récents.
18. Roy et Hudon, 1994 : 61.
19. Martin, 1999.
20. Gouhier, 1971. Extraits cités par Roux, 1976 : 174 ss.
21. En plus de tracer lui-même les plans de son nouveau presbytère, une résidence de 36 x 54 pieds, couverte à la mansart avec de l'ardoise locale, et d'en assumer une grande partie des coûts, le curé de Drummondville, Majorique Marchand, dote sa paroisse de tous les édifices culturels et scolaires nécessaires, entre 1879 et 1889. Roy et Hudon, 1994 : 21 et 91.
22. Comparaison et analyse des données de Joseph Bouchette et des recensements de 1825 et 1831, dans Courville, 1990 : 202.
23. Pour une étude-synthèse à jour, on peut consulter : Dufour, 1997.
24. Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec, 1887, vol. 1 : 13-14.
25. Au sujet des chapelles de procession, voir : Robert, 1979.
26. Porter et Désy, 1973.
27. Cloutier, 1973.

# Bibliographie\*

- « Le curé Fournier, de Baie-du-Febvre, à Madame de Loynes de Morett, 20 juillet 1817 » (1911), dans *Bulletin de recherches historiques*, vol. 17, p. 3-15.
- « Chronologie commentée de la législation sur la dîme en Nouvelle-France » (1924), *Bulletin de recherches historiques*, vol. 30, n° 11, p. 360-363.
- « Il faut surtout tendre à toujours garder la foi » (1925), *L'Avenir national*, 19 janvier.
- « Le Conseil de la vie française en Amérique, 28<sup>e</sup> session plénière. 15-18 septembre 1964 » (1964), *Bulletin de la Société historique franco-américaine*, nouvelle série, vol. X, p. 39.
- « Mémoire de l'évêque de Montréal à la Sacrée Congrégation de la Propagande, 23 juin 1876 » (1908), dans Arthur Savaète, *Vers l'abîme*, tome I, Paris, A. Savaète, p. 8-26.
- « Notes pédagogiques » (1888, 1898, 1904), dans *Programmes d'études du Département de l'Instruction publique*, Québec.
- « Opinions de l'Hon. G.E. Cartier, 19 octobre 1866 » (1867), dans *Réplique des marguilliers de Notre-Dame de Montréal*, Montréal, p. 31-35.
- « À l'église Sainte-Marie. Quelques paroles de M<sup>gr</sup> Hêvey » (1898), *L'Avenir national*, 8 février, p.1.
- « Fête vraiment inspiratrice » (1938), *L'Avenir national*, 25 mai, p. 4.
- « Nos écoles » (1903), *L'Avenir national*, 26 juin, p. 2,
- « Que deviendrons-nous ? » (1913), *L'Avenir national*, 21 novembre, p. 4.
- Académie commerciale. *Liste des noms d'élèves de 1874 à 1940 par ordre alphabétique à l'usage du secrétaire et du trésorier de l'Association de La Salle* ([1941]), Québec, Archives des Frères des Écoles chrétiennes à Québec.
- ALLAIRE, abbé J.-B.-A. (1916), *Nos premiers pas en coopération agricole*, Saint-Hyacinthe, La Tribune de Saint-Hyacinthe ltée, 58 p.
- Analyse des réponses faites par les députés de S.G. M<sup>gr</sup> l'évêque de Montréal. En 1867 et 1868* (1869), Lyon, Aimé Vingtrinier.
- ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC (1929), *Plan de la cité de Québec indiquant les limites de paroisse*, Québec, Département des travaux publics.
- ARCHIVES DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL (ACAM), *Liste des paroisses du diocèse de Montréal par ordre d'érection canonique*, 4 p.
- ARES, Jean-Patrice (1990), *Les Campagnes de tempérance de Charles Chiniquy : un des principaux moteurs du réveil religieux montréalais de 1840*. Mémoire de maîtrise (sciences religieuses), Université du Québec à Montréal, 347p.
- ARIEL, France (1920), *Canadiens et Américains chez eux : journal, lettres, impressions d'une artiste française*, Montréal, Granger Frères, 297 p.
- ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC (1983), *L'initiation sacramentelle des enfants : orientations pastorales*, [s.l.], Assemblée des évêques du Québec, 42 p.
- ASSOCIATION DE LA SALLE (1921), *Allumez vos lampes, s'il vous plaît!!! L'enseignement de l'anglais. La désertion des campagnes. Les collèges commerciaux*, Québec, Dussault et Proulx, 109 p.
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe (1864), *Les anciens Canadiens*, Québec, G. et G.E. Desbarats, 407 p.
- AUCLAIR, Elie-J. (1922), *Histoire des Sœurs de Sainte-Anne : les Premiers Cinquante Ans*, Montréal, 354 p.
- AUDET, Louis-Philippe (1948), « La paroisse et l'éducation élémentaire 1608-1867 », *La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Rapport 1947-1948*, p. 101-124.
- AUDET, Louis-Philippe (1950-1956), *Le système scolaire de la province de Québec*, Québec, Éditions de l'Érable, 6 volumes.
- AVRIL, Joseph (1997), « Paroisse » dans A. Vauchez (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, t. 2, Paris, Cerf, p. 1160-1162.
- BAILE, J.A. (1867), *Second mémoire du Séminaire de Montréal sur le démembrement de la paroisse*, Rome.
- BAILLARGEON, Noël (1972), *Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de M<sup>gr</sup> de Laval*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Les Cahiers de l'Institut d'histoire », n° 18), 308 p.
- BAKER, Alan R. H. (1998), *L'union fait la force, aidons-nous les uns les autres : towards a historical geography of fraternal associations in Loir-et-Cher, France, 1815-1914*, Québec, Centre interuniversitaire d'études québécoises (coll. « Cheminement. Conférences »), 7 p.

- BASQUE, Maurice (1984), « Fiscalité ecclésiastique et production agricole : l'état de la dîme de Tracadie, N.-B., en 1794 », *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 12, n° 1, p. 60-61.
- BEAUCHAMP, Claude (1979), « Les débuts de la coopération et du syndicalisme agricoles, 1900-1930 : quelques éléments de la pratique », *Recherches sociographiques*, vol. 20, n° 3 (septembre), p. 337-379.
- BEAUCHAMP, Claude (1988), *Agropur. Cinquante ans de rêves et de réalisations depuis la Société coopérative agricole du canton de Granby, 1938-1988*, Montréal, Boréal, 289 p.
- BEAUDRY, Joseph-Ubald (1867), *Mémoire au soutien de l'appel de la Fabrique N.D. de Montréal, Canada*. Montréal.
- BEAUDRY, Joseph-Ubald (1870), *Codes des curés, marguilliers et paroissiens : accompagnés de notes historiques et critiques*, Montréal, La Minerve.
- BEAULIEU, Wilfrid (1949), « Une apologie pour les lâcheurs », *Le Travailleur*, 10 mars.
- BÉDARD, Armand (1912), « La langue française dans la famille et dans les relations sociales aux États-Unis », *L'Avenir national*, 6 juillet, p. 4.
- BÉLANGER, Noël et Nive VOISINE (dir.) (1994), *Le diocèse de Rimouski (1867-1992)*, Rimouski, Archevêché de Rimouski, 352 p.
- BÉLANGER, Pauline, Yves LANDRY et René JETTÉ (1990), *Inventaire des registres paroissiaux catholiques du Québec, 1621-1876*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 352 p.
- BÉLANGER, Yves (1988-1989), « Desjardins, la coopérative contre l'institution financière : les enjeux de la modernisation », *Coopératives et développement*, vol. 20, n° 2, p. 31-52.
- BÉLISLE, Alexandre (1911) *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, L'Opinion publique.
- BÉLIVEAU, Irène (1994), *Les choses qui s'en vont et celles qui demeurent*, [Plessisville, Québec], I. Béliveau, 244 p.
- BELLEFEUILLE, Edouard LEFEVRE de (1868). *Le Canada et les Zouaves Pontificaux : mémoires sur l'origine, l'enrôlement et l'expédition du contingent canadien à Rome, pendant l'année 1868*, Montréal, Le Nouveau Monde, 263 p.
- BELLEFLEUR, Michel (1986), *L'Église et le loisir au Québec : avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 221 p.
- BENHAMOU, Jean et Aliette LEVECQUE (1983), *La mutualité*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je », n° 2114), 126 p.
- BENOÎT, Josaphat (1935), *L'âme franco-américaine*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 245 p.
- BERGERON, Claude (1987), *Architecture des églises du Québec : 1940-1985*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 383 p.
- BERGERON, Mario (1999), *Société québécoise, salles de cinéma au Québec et à Trois-Rivières : quatre aspects*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 280 p.
- BERGEVIN, Hélène (1981), *L'architecture des églises protestantes des Cantons de l'Est et des Bois Francs au XIX<sup>e</sup> siècle*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 182 p.
- BERNARD, Jean-Paul (1971), *Les rouges : libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 394 p.
- BERRY, Gerald (1943-1944), « A Critical Period in St. Patrick's Parish, Montreal 1866-1874 », *Canadian Catholic Historical Association Report*, vol. 11, p. 117-128.
- BONIER, Marie-Louise (1920), *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island, Framingham, Mass.*, Lakeview Press, 342 p.
- BOUCHER, André (1968), *La loi des fabriques du Québec*, Ottawa, Université Saint-Paul, thèse de Ph. D., 371 p.
- BOUCHETTE, Joseph (1815), *A Topographical Description of the Province of Lower Canada : with Remarks upon Upper Canada, and on the Relative Connexion of Both Province with the United States of America*, London, Printed for the author, and published by W. Faden, 640 p.
- BOUCHETTE, Joseph (1831), *A Topographical Dictionary of the Province of Lower Canada*, London, H. Colburn and R. Bentley, 360 p.
- BOUDREAU, Claude, Serge COURVILLE et Normand SÉGUIN (dir.) (1997), *Atlas historique du Québec. Le territoire*, Québec, Les Archives nationales du Québec et Les Presses de l'Université Laval, 114 p.
- BRADBURY, Bettina (1995), *Familles ouvrières à Montréal : âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 368 p.
- BRAULT, Gérard-J. (1990), « L'œuvre des communautés enseignantes en Nouvelle-Angleterre, 1869-1986 : les écoles paroissiales américaines », dans Claire Quintal (dir.), *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester, Institut français, Assumption College, p. 38-61.
- BRAULT, Lucien (1950), *Hull, 1800-1950*, Ottawa, Les éditions de l'Université d'Ottawa, 262 p.
- BRAULT, Lucien (1981), *Aylmer d'hier / Aylmer of Yesteryear*, Aylmer, Institut d'histoire de l'Outaouais, 272 p.
- BRISSON, Réal (1988), *La mort au Québec : dossier exploratoire*, Québec, CELAT, Université Laval, 144 p.
- BRODEUR, Raymond et Brigitte CAULIER (1995), « L'enseignement religieux, de Rome au Québec : des enjeux européens pour un espace québécois », dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *Espace et culture / Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 152-153.

- CABROL, Fernand (dir.) (1920), *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey et Ané, p. 995-1003.
- CARON, Ivanhoé (1923), *La colonisation de la province de Québec. Vol. 1 : Débuts du régime anglais, 1760-1791*, Québec, L'Action sociale, 338 p.
- CARON, Marie-Ange et al. (1979), *Mosaïque rimouskoise : une histoire de Rimouski*, Rimouski, Comité des fêtes du cent-cinquantième anniversaire de la paroisse Saint-Germain de Rimouski, 799 p.
- CARRIER, Maurice (1967), *Le libéralisme de J.B.E. Dorion*. Thèse de doctorat, Université Laval, 356 p.
- CARRIÈRE, Gaston (1957-1961), *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires oblats de Marie Immaculée dans l'Est du Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 7 t.
- CASAULT, abbé F.-E.-J. (1906), *Notes historiques sur la paroisse de St-Thomas de Montmagny*, Québec, Dussault et Proulx, 447 p.
- Catholicisme : Hier, Aujourd'hui, Demain* (1952), tome III, Paris, Letouzey et Ané, p. 826-829.
- CAULIER, Brigitte (1986), *Les confréries de dévotion à Montréal, 17<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles*, thèse de Ph.D., Université de Montréal, 586 p.
- CAULIER, Brigitte (1990), « L'ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre) », dans Jean Hamelin (dir.), *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, p. 99-121.
- CAULIER, Brigitte (1992), « Bâtir l'Amérique des dévots. Les confréries de dévotion montréalaises depuis le régime français », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n° 1 (été), p. 45-66.
- CAULIER, Brigitte (1997), « Enseigner la religion dans le système scolaire confessionnel au Québec (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », dans Raymond Brodeur et Brigitte Caulier, *Enseigner le catéchisme. Autorités et institutions XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et Cerf, p. 265-284.
- CAUX, Rachel (1994), *L'État, les « patrons », les propriétaires et les marchands : l'évolution des fabriques de transformation laitière au Québec, 1870-1914*, Mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 168 p.
- CHALINE, Nadine-Josette, René HARDY et Jean ROY (1987), *La Normandie et le Québec vus du presbytère*, Montréal, Boréal (coll. « Publications de l'Université de Rouen », n° 134), 210 p.
- CHALMIN, Philippe (1987), *Les assurances mutuelles agricoles : de la cotise au groupe*, Paris, Économica, 268 p.
- CHARBONNEAU, Hubert et Yolande LAVOIE (1973), « Cartographie du premier découpage territorial des paroisses du Québec, 1721-1722 », *Revue de géographie de Montréal*, vol. 27, n° 1, p. 81-87.
- CHARLAND, Jean-Pierre (1982), *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 482 p.
- CHÂTELIER, Louis (1987), *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion (coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique »), 315 p.
- CHINIQUY, Charles (1844), *Manuel ou règlements de la Société de tempérance dédié à la jeunesse canadienne*, Québec, Stanislas Drapeau, 158 p.
- CHOQUETTE, Robert (1975), *Language and Religion : A History of English-French Conflicts in Ontario*, Ottawa, University of Ottawa Press, 264 p.
- CHOQUETTE, Robert (1975), *Language and Religion : A History of English-French Conflict in Ontario*, Ottawa, University of Ottawa Press, 264 p.
- CHOQUETTE, Robert (1995), *The Oblate Assault on Canada's Northwest*. Ottawa, University of Ottawa Press, 258 p.
- CIESLUK, Joseph E. (1944), *National Parishes in the United States*, Washington, The Catholic University of America Press (coll. « Canon Law Studies », n° 190), 178 p.
- CLARKE, Brian (1993), « The Parish and the Hearth : Women's Confraternities and the Devotional Revolution among the Irish Catholics of Toronto, 1850-85 », dans Terrence Murphy and Gerald Stortz (dir.), *Creed and Culture. The Place of English-Speaking Catholics in Canadian Society, 1750-1930*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, p. 185-203.
- CLÉMENT, Gabriel (1972), *Histoire de l'Action catholique au Canada français*, Montréal, Fides, 331 p.
- CLICHE, Marie-Aimée (1988), *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France : comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 354 p.
- CLOUTIER, Nicole (1973), *Le calvaire d'Oka. Recherche historique*, Québec, ministère du Tourisme, 22 p.
- COLLET, Mathieu-Benoît ([1721], 1922), « Procès-verbaux sur la commodité et l'incommodité..., 1721 », dans *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, Québec, Ls.-A. Proulx, p. 262-362.
- COLLET, ([1721]1921-1922), « Procès-verbaux du procureur général Collet sur le district des paroisses de la Nouvelle-France, annotés par M. l'abbé Ivanhoé Caron », *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, p. 262-380.
- COMMISSION DES BIENS CULTURELS DU QUÉBEC (1990), *Les chemins de la mémoire, tome 2 : Monuments et sites historiques du Québec*, Québec, Les Publications du Québec.
- COOPER, John Irwin (1960), *The Blessed Communion: The Origins and History of the Diocese of Montreal, 1760-1960*, Montréal, Published by the Archives' committee of the Diocese of Montreal, 266 p.
- COURCY, Raymond (1999), « La place de l'Église », dans Jean-Pierre Augustin et Claude Sorbets (dir.), *Parcs, places et jardins au Canada*, Bordeaux.



- COURVILLE, Serge (1990), *Entre ville et campagne : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 335 p.
- COURVILLE, Serge (1993), « Tradition et modernité. Leurs significations spatiales », *Recherches sociographiques*, vol. 34, n° 2 (mai-août), p. 211-231.
- COURVILLE, Serge (dir.) (1988), *Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle, 1825-1861: répertoire documentaire et cartographique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 350 p.
- COURVILLE, Serge et al. (1989), « Les découpages administratifs anciens de la région de Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle (1825-1861) : méthodologie d'une recherche », *Géographe canadien*, vol. 33, n° 4, p. 342-353.
- CROTEAU, Georges (1996), *Les frères éducateurs 1920-1965 : promotion des études supérieures, modernisation de l'enseignement public*, LaSalle, Québec, Hurtubise HMH, 193 p.
- D'ALLAIRE, Micheline (1997), *Les communautés religieuses de Montréal. Tome I : Les communautés religieuses et l'assistance sociale à Montréal 1659-1900*, Montréal, Méridien, 168 p.
- DAIGNAULT, Elphège-J. (1923), « L'enseignement du français », *L'Avenir national*, 27 novembre, p. 4.
- DAIGNAULT, Elphège-J. (1925), « La paroisse : moyen suprême », *La Sentinelle*, 12 mars.
- DAIGNAULT, Elphège-J. (1936), *Le vrai mouvement sentinelliste en Nouvelle-Angleterre, 1923-1929 et l'affaire du Rhode Island*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 246 p.
- DAURAY, Charles (1884), « Discours au banquet national, 27 juin », dans P.-P.-H. Charette (dir.), *Noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste. Compte-rendu officiel des fêtes de 1884 à Montréal*, Montréal, Typ. du journal Le Monde, p.161-167.
- DE GRACE, Éloi (1973), « Les missionnaires et la dîme chez les Acadiens du Nouveau-Brunswick, 1790-1830 », *Société historique acadienne*, vol. 4, n° 9 (avril-juin), p. 353-361.
- DECHÊNE, Louise (1974), *Habitants et marchands de Montréal au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 588 p.
- DECHÊNE, Louise (1994), *Le partage des subsistances au Canada sous le Régime français*, Montréal, Boréal, 283 p.
- DENAULT, Bernard et Benoît LÉVESQUE (1975), *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal et Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal et Université de Sherbrooke, 220 p.
- DESAUTELS, M<sup>gr</sup> (1864), *Manuel des curés pour le bon gouvernement temporel des paroisses et des fabriques dans le Bas-Canada, etc... avec un chapitre sur la dîme*, Montréal, De l'imprimerie de J. Lovell, 287 p.
- DESCHÊNES, Gaston (1976), « Associations coopératives et institutions similaires au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 29, n° 4 (mars), p. 539-557.
- DESCHÊNES, Gaston (1997), « Desjardins dans l'histoire, histoire chez Desjardins », dans Benoît Lévesque, *Desjardins. Une entreprise et un mouvement ?*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 49-55.
- DESJARDINS, Alphonse (1912), *La caisse populaire*, Montréal, L'École sociale populaire.
- DESJARDINS, Alphonse (1950), « Mémoire sur l'organisation de l'agriculture dans la province de Québec », dans C. Vaillancourt et A. Faucher, *Alphonse Desjardins. Pionnier de la coopération d'épargne et de crédit en Amérique*, Lévis, Le Quotidien, p. 131-228.
- DESLOGES, Yvon (1982), « La corvée militaire à Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Histoire sociale/Social History*, vol. 15, n° 30 (novembre), p. 333-356.
- DESROSIERS, Adélar, et (l'abbé) Pierre-Auguste FOURNET (1910), *La Race française en Amérique*, Montréal, Beauchemin, 293 p.
- DESSAULLES, Louis-Antoine (1873), *La grande guerre ecclésiastique : la Comédie infernale et les Noces d'Or : la suprématie ecclésiastique sur l'ordre temporel*, Montréal, A. Doure, 130 p.
- Dictionnaire biographique du Canada* (1966-1974), Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, vol. 1 à 3.
- Dissertation sur les droits de tenir les registres civils dans les paroisses canoniques de Montréal* (1869), Paris, C. Lahure.
- Documents de la session [Inspector of Insurance for the Province of Quebec] (1884), *The Report of the Inspector of Insurance for the Province of Québec*, Québec, Assemblée législative du Québec.
- Documents du diocèse de Sherbrooke* (1886), Sherbrooke, Imprimerie du Séminaire Saint-Charles-Borromée, vol. I, p. 71.
- DOLAN, Jay P. (1975), *The Immigrant Church : New York's Irish and German Catholics, 1815-1865*, Baltimore, John Hopkins University Press, 221 p.
- DOLAN, Jay P. (1985), *The American Catholic Experience. A History from Colonial Time to the Present*, Garden City, N.Y., Doubleday and Company Inc., 504 p.
- DOLAN, Jay P. (1987), *The American Catholic Parish: A History From 1850 to the Present*, New York, Paulist Press, 2 vol.
- DOUVILLE, Raymond et Jacques D. CASANOVA (1964), *La vie quotidienne en Nouvelle-France : le Canada de Champlain*, Paris, Hachette, 268 p.
- DOWD, P. (1884), *Remarques sur la requête de la fabrique de Notre-Dame de Montréal, à sa Grandeur l'Évêque de Montréal, demandant que le coût de construction de l'Église St.Patrice soit transféré de la Fabrique aux paroissiens de St. Patrice*.
- DROLET, Gustave Adolphe (1893), *Zouaviana, étape des vingt-cinq ans 1868-1893 : lettres de Rome, souvenirs de voyages, études, etc.*, Montréal, E. Sénécal, 460 p.

- DUBÉ, Romain et al. (1994), *Thetford Mines à ciel ouvert. Histoire d'une ville minière, 1892-1992*, Thetford Mines, La Ville de Thetford Mines, 596 p.
- DUFOUR, Andrée (1996), *Tous à l'école : État, communautés rurales et scolarisation au Québec de 1826 à 1859*, Montréal, Hurtubise HMH, 271 p.
- DUFOUR, Andrée (1997), *Histoire de l'éducation au Québec*, Montréal, Boréal (coll. « Boréal Express », n° 17), 123 p.
- DUMONT, Fernand (1962), « La paroisse, une communauté », *Communauté chrétienne*, vol. 1, n° 1 (janvier-février), p. 21-30.
- DUPLESSIS, Georges-H. (1936), « Les communautés enseignantes », dans Association canado-américaine, *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes*, Montréal, Édition Albert Lévesque, p. 167-177.
- DURAND DE MAILLANE, M. (1787), *Dictionnaire de droit canonique et de pratique bénéficiaire*. Lyon, p. 601-641.
- Édits, ordonnances royales, déclarations et arrêts du Conseil d'État du Roi* (1803), Québec, p. 428.
- Édits, ordonnances royales, déclarations et arrêts du Conseil d'État du Roi concernant le Canada* (1854), Québec, E.R. Fréchette.
- EMARD, J.M. et J. DESROSIERS (dir.) (1886), *Le Bazar : organe officiel de l'Œuvre de la Cathédrale*, Montréal, J. Chapleau et fils.
- EPSTEIN, Clarence (1999), *Church Architecture in Montreal during the British-Colonial Period 1760-1860*, Thèse de doctorat (architecture), University of Edinburgh.
- FABRIQUE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL (1890), *Vingt-cinq ans d'administration 1866 à 1890*.
- FALARDEAU, Jean-Charles (1953), « Sociologie de la paroisse », *Semaines sociales du Canada*, XXX<sup>e</sup> session, Edmunston, p. 136-147.
- FECTEAU, Édouard (1948), « La race a soif », *L'Avenir national*, 19 avril.
- FECTEAU, Jean-Marie (1996), « La construction d'un espace social : les rapports de l'Église et de l'État et la question de l'assistance publique au Québec dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Yvan Lamonde et G. Gallichan, (dir.), *L'histoire de la culture et de l'imprimé : hommage à Claude Galarneau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 61-89.
- FECTEAU, Jean-Marie (avec la collaboration d'Isabelle Dupuis) (1989), *L'émergence de l'idéal coopératif et l'état au Québec : 1850-1914*, Montréal, Cahiers de la Chaire de coopération de l'Université du Québec à Montréal, 110 p.
- FÉDÉRATION DE L'UNION DES PRODUCTEURS AGRICOLES DE LANAUDIÈRE (1974), *Pour que vivent bêtes et gens*, Joliette, La Fédération de l'Union des producteurs agricoles de Lanaudière, 200 p.
- FERRETTI, Lucia (1990), *La Société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal, 494 p.
- FERRETTI, Lucia (1992), *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 264 p.
- FERRETTI, Lucia (1999), *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 203 p.
- FONTAINE, Claire (1955), « Problème d'orientation. Vase clos... ou porte ouverte », *Le Travailleur*, 10 février.
- FORTIN, Andrée et David ROMPRÉ (1993), *La sociabilité urbaine au Saguenay. Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*, Chicoutimi, Centre interuniversitaire SOREP, 147 p.
- FRÉGAULT, Guy (1970), *Le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien : études*, Montréal, Éditions HMH (coll. « H »), 387 p.
- FYSON, Donald (1997), « Les structures étatiques locales à Montréal au début du XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'histoire*, vol. 17, n° 1-2, p. 55-75.
- GAFFIELD, Chad (dir.) (1994), *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 6), 876 p.
- GAGNON, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, chapitres 1 et 2, 474 p.
- GAGNON, Serge (1987), *Mourir hier et aujourd'hui : de la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle à la mort technisée dans la cité sans Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 192 p.
- GAGNON, Serge (1990), *Plaisir d'amour et crainte de Dieu : sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 202 p.
- GAMELIN, Alain et al. (1984), *Trois-Rivières illustrée*, Trois-Rivières, La Corporation des fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire, 228 p.
- GAUDEMET, Jean (1979), « La paroisse », dans G. Le Bras et J. Gaudemet (dir.), *Histoire du droit et des institutions de l'Église en Occident, t. VII, vol. 2. Le gouvernement de l'Église à l'époque classique, 2<sup>e</sup> partie, Le gouvernement local*, Paris, Cujas.
- GAUMOND, Michel (1978), *Les vieux murs témoignent : le collège des Jésuites, la 1<sup>ère</sup> église de St-Joachim, la maison Fornel*, Québec, ministère des Affaires culturelles (coll. « Civilisation du Québec », n° 22), 102 p.
- GIRARD, Roland (1961), « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 6 juillet.
- GIRARD, Roland (1964), « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 10 décembre.
- GIRARD, Camil et Normand PERRON (1989), *Histoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 2), 665 p.
- GIROUX, G.-M. (1949), « La loi Prévost », *Revue du notariat*, vol. 51, n° 9 (avril), p. 424.
- Golden Anniversary of St. Ann's Young Men's Society, January 1885-January 1935* (1935), Montréal.

- GOUHIER, Pierre (1971), « La maison presbytérale en Normandie », dans J.-P. Bardet et Pierre Chaunu (dir.), *Le bâtiment. Enquête d'histoire économique, XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éd. Mouton, tome I.
- GOURDEAU, E. (1962), « Paroisse et liturgie », dans *Rapport de la rencontre consultative des laïcs avec son excellence M<sup>gr</sup> Maurice Roy, archevêque de Québec*.
- GOURNAY, Isabelle et France VANLAETHEM (dir.) (1998), *Montréal métropole, 1880-1930*, Montréal, Boréal, 223 p.
- GRAVEL, Pierre (1926), *Pour assurer l'avenir. Les œuvres de Jeunesse*, Québec, L'Action sociale ltée, 47 p.
- GREER, Allan (1997), *Habitants et patriotes. La rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*, Montréal, Boréal, 370 p.
- GRISÉ, Jacques (1979), *Les conciles provinciaux de Québec et l'Église canadienne (1851-1886)*, Montréal, Fides, 454 p.
- GROULX, Lionel (1962), *Le Canada français missionnaire; une autre grande aventure*, Montréal, Fides, 532 p.
- GUESLIN, André (1987), *L'invention de l'économie sociale. Le XIX<sup>e</sup> siècle français*, Paris, Économica, 335 p.
- GUILLEMETTE, Yves ([1981]), *145 ans après... 1837-1981*, s.n., Frères des Écoles chrétiennes, 415 p.
- GUNN, William T. (1910) *His Dominion*, Toronto, Canadian Council of the Missionary Education, 269 p.
- HAEBLER, Peter (1976), *Habitants in Holyoke. The Development of the French-Canadian Community in a Massachusetts City, 1865-1910*, Thèse de Ph.D., University of New Hampshire.
- HAMELIN, Hormidas (1916), *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ou une paroisse franco-américaine*, Montréal, Arbour et Dupont, 362 p.
- HAMELIN, Jean (1984), « Le XX<sup>e</sup> siècle, tome 2 : de 1940 à nos jours », dans Nive Voisine (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal, 426 p.
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON (1984), « Le XX<sup>e</sup> siècle, tome 1, 1898-1940 », dans Nive Voisine (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal, 510 p.
- HAMELIN, Jean et Yves ROBY (1971), *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides, 436 p.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1959), « Nombre annuel des nouveaux prêtres, Canada-français (1600-1933) », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 65, n° 2 (avril-mai-juin), p. 35-44.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1961), « Évolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 2, n° 2 (avril-juin), p. 189-241.
- HAMELIN, Marcel (1974), *Les premières années du parlementarisme québécois, 1867-1878*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 386 p.
- HAMON, Édouard (1891), *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N.S. Hardy, 483 p.
- HARDY, René (1970), « L'activité sociale du curé de Notre-Dame de Québec : aperçu de l'influence du clergé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire sociale/Social History*, vol. 6 (novembre), p. 5-32.
- HARDY, RENÉ (1980), *Les Zouaves : une stratégie du clergé québécois au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal Express, 312 p.
- HARDY, René (1994), « À propos du réveil religieux dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle : le recours aux tribunaux dans les rapports entre le clergé et les fidèles (district de Trois-Rivières) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, n° 2 (automne) p. 203-207.
- HARDY, René (1998), « Les fondements du renouveau religieux dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle : éléments d'une réinterprétation », dans Michel Lagrée (dir.), *Chocs et ruptures en histoire religieuse, fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 33-50.
- HARDY, René (1999), *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 284 p.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN (1984), *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express et Musée national de l'Homme, 222 p.
- HARDY, René, Pierre LANTHIER et Normand SÉGUIN (1987), « Les industries rurales et l'extension du réseau villageois dans la Mauricie pré-industrielle : l'exemple du comté de Champlain durant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle », dans François Lebrun et Normand Séguin (dir.), *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'ouest, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières et Presses universitaires de Rennes 2, p. 239-253.
- HARTFORD, William F. (1990), *Working People of Holyoke : Class and Ethnicity in a Massachusetts Mill Town, 1850-1960*, New Brunswick, N. J., Rutgers University Press, 294 p.
- HARTFORD, William F. (1996), *Where is Our Responsibility ? Unions and Economic Change in New England Textile Industry, 1870-1960*, Amherst, University of Massachusetts Press, 256 p.
- HEAP, Ruby (1985), « Urbanisation et éducation : la centralisation scolaire à Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle », *Historical papers/Communications historiques*, p. 132-155.
- HEAP, Ruby (1995), « Libéralisme et éducation au Québec à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Yvan Lamonde (dir.), *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, p. 99-118.
- HÉMON, Louis (1914), *Maria Chapdelaine : récit du Canada français*, Paris, Le Temps, 21 p.
- HENDRICKSON, Dyke (1980), *Quiet Presence : Dramatic, First-person Account : the True Stories of Franco-Americans in New England*, Portland, ME, Gay Gannett Publishing Co, 266 p.

- HÉROUX, Omer (1952), « Hommage à Henri Bourassa », numéro-souvenir, *Le Devoir*, 25 octobre, p. 97-103.
- HOPKINS, Henry W. (1879), *Atlas of the City and Island of Montreal*, Montréal, Provincial Publishing Co., 107 p.
- HOUSSIAU, André et Jean PASSICOS (1984), « Paroisse », dans *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Letouzey & Ané, col. 671-691.
- HUDON, Christine (1995), « Le renouveau religieux québécois au XIX<sup>e</sup> siècle : éléments pour une réinterprétation », *Studies in religion/Sciences religieuses*, vol. 24, n<sup>o</sup> 4, p. 467-489.
- HUDON, Christine (1996), *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Québec, Septentrion, 469 p.
- HUGUET-LATOURE, L.-A. (1876), *Annuaire de Ville-Marie*, 11<sup>e</sup> livraison de supplément, Montréal.
- HUSTAK, Alan (1998), *Saint. Patrick's of Montreal : The Biography of a Basilica*, Montréal, Véhicule Press, 175 p.
- IMBART DE LA TOUR, P. (1979), *Les paroisses rurales du IV<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle : les origines religieuses de la France*, Paris, Picard (première édition : 1900).
- JAENEN, Cornelius J. (1985), *Le rôle de l'Église en Nouvelle-France*, Ottawa, Société historique du Canada (coll. « Brochures historiques », n<sup>o</sup> 40), 30 p.
- KENNGOTT, George, F. (1912), *The Record of a City : A Social Survey of Lowell, Massachusetts*, New York, The Macmillan Co.
- KENT, Joan R. (1995), « The Centre and the Localities : State Formation and Parish Government in England, circa 1640-1740 », *Historical Journal*, vol. 38, p. 363-404.
- KERBIRIOU, Anne-Hélène (1996), *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats, 1885-1930*, Sillery, Québec, Éditions du Septentrion, 294 p.
- KESTEMAN, Jean-Pierre (1990), « Le comportement associatif dans une ville biculturelle ; Sherbrooke, 1850-1920 », dans Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, p. 269-280.
- KESTEMAN, Jean-Pierre en collaboration avec Guy BOISCLAIR et Jean-Marc KIROUAC (1984), *Histoire du syndicalisme agricole au Québec : UCC-UPA 1924-1984*, Montréal, Boréal Express, 327 p.
- KESTEMAN, Jean-Pierre, Peter SOUTHAM et Diane SAINT-PIERRE (1998), *Histoire des Cantons de l'Est*, Québec, Institut de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n<sup>o</sup> 10), 829 p.
- LABERGE, Alain (dir.) (1993), *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n<sup>o</sup> 4), 644 p.
- LABERGE, Pierre-Lionel (1992), *Messire Gaspard Dufournel et l'histoire véritable de l'Ange-Gardien, de ses curés, de ses églises, de son trésor, 1664-1760 : étude socio-religieuse d'une communauté marginale de Beauport avec documents inédits sur la famille lyonnaise des Dufournel*, L'Ange-Gardien, Éditions Bois-Lotenville, 445 p.
- La compagnie de Jésus au Canada, 1842-1942 : l'œuvre d'un siècle* (1942), Montréal, Maison provinciale, 183 p.
- LAFLÈCHE, M<sup>or</sup> Louis-François (1880), « Extrait d'une lettre à M. l'abbé A.-A. Blais », dans H.-J.-B. Chouinard (dir.) (1881), *Fête nationale des Canadiens Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, Imprimerie A. Côté et cie, p. 392-393.
- LAFORTUNE, Édouard (1930), *Canadiens en Chine : croquis du Siu-tcheou fou, mission des Jésuites du Canada*, Montréal, L'Action paroissiale, 230 p.
- LAGRÉE, Michel (dir.) (1998), *Chocs et ruptures en histoire religieuse : fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, (coll. « Histoire »), 217 p.
- LAHAISE, Robert (1980), *Les édifices conventuels du Vieux Montréal*, Montréal, HMH, 597 p.
- LAJOIE, Philippe-Armand (1949), « Ça et là », *L'Indépendant*, 5 janvier.
- LAJOIE, Philippe-Armand (1959), « Ça et là », *L'Indépendant*, 2 juillet.
- LALONDE, Marc (1961), « Les relations juridiques Église-État au Québec », dans Vincent Harvey et al., *L'Église et le Québec*, Montréal, Éditions du Jour, (coll. « Les Idées du jour »), p. 77-100.
- LAMARRE, Jules (1991), *Des écoles à rendre communautaires*, thèse de doctorat (géographie), Université McGill, 345 p.
- LAMBERT, James H. (1981), *Monseigneur, The Catholic Bishop Joseph-Octave Plessis, Church, State and Society in Lower Canada : Historiography and Analysis*, Thèse de doctorat, Université Laval, 3 vol.
- LANDRY, Jean-Guy (1998), « Les revenus du clergé », dans Louis Rousseau et Frank W. Remiggi, *Atlas historique des pratiques religieuses : le sud-ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 77-88.
- LANDRY, Thomas-Marie (1962a), « Y aura-t-il une vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre », dans Thomas-Marie Landry (1962), *Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre*, Québec, Les Éditions Ferland, p. 35-41.
- LANDRY, Thomas-Marie (1962b), « La situation franco-américaine », dans Thomas-Marie Landry (1962), *Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre*, Québec, Les Éditions Ferland, p. 43-48.
- LANDRY, Thomas-Marie (1965), « La crise de l'enseignement du français dans nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 21 octobre.
- LANDRY, Thomas-Marie (1972), « La Franco-Américanie en réaction », *Le Travailleur*, 25 novembre.
- LANDRY, Thomas-Marie (1976), « Une renaissance est-elle possible dans le cas de notre langue et de notre culture ? », dans *Les Franco-Américains. La promesse du passé, les réalités du présent*, New Bedford, N.H., NMDC Publication, p. 82-95.

- LANGLOIS, Jacques (1979), *Les Jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 379 p.
- LANGLOIS, Claude (1980), « Permanence, renouveau et affrontements (1830-1880) », dans François Lebrun (dir.), *Histoire des catholiques en France du xv<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Toulouse, Privat (coll. « Pluriel »), 530 p.
- LANGLOIS, Marius (1988), *L'éducation de la foi dans le diocèse de Rimouski (1867-1928)*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 219 p.
- LAPERRIÈRE, Guy (1996), *Les congrégations religieuses : de la France au Québec 1880-1914. Tome I : Premières bourrasques 1880-1900*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 228 p.
- LAPLANCHE, François (1989), « Controverse et catéchisme », dans Pierre Collin et al. (dir.), *Aux origines du catéchisme en France*, Paris, Desclée, p. 214-228.
- LAPOINTE, Gérard (1967), *Structures sociales et attitudes religieuses : étude sociologique du diocèse de Ste-Anne-de-la-Pocatière*, Québec, Université Laval, Centre de recherches en sociologie religieuse, 282 p.
- LAPOINTE-ROY, Huguette (1987), *Charité bien ordonnée : le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal, 330 p.
- LAROCHELLE, Fabien (1976), *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, F. LaRochelle, 747 p.
- LAROSE, André (1980), *Les registres paroissiaux au Québec avant 1800 : introduction à l'étude d'une institution ecclésiastique et civile*, Québec, Archives nationales du Québec (coll. « Études et recherches archivistiques », n° 2), 298 p.
- LA TRIBUNE (1928), *Histoire de l'agitation sentinelliste dans la Nouvelle-Angleterre, 1925-1928*, Woonsocket, La Tribune Publishing Co.
- Le Canada ecclésiastique* (1968-1969), Montréal, Beauchemin.
- LECLERCQ, H. (1938), « Paroisses rurales », dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey et Ané, col. 2108.
- LEDoux, Henri (1981), « La mission de la langue française aux États-Unis », dans Richard Santerre (dir.), *Littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. Anthologie*, tome 5, Manchester, NMDC Publication, p. 2-8.
- L'Église de Montréal. Aperçus d'hier et d'aujourd'hui 1836 et 1986* (1986), Montréal, Fides.
- LEMAIRE, Hervé-B. (1963), « La transition franco-américaine », *Vie française*, vol. 18, n° 3-4, p. 65-74.
- LE MASQUE (1924), « Le congrès de Fall River (25-26 novembre 1923) », *L'Action française*, XI, (6 janvier), p. 44-53.
- LEMIEUX, Lucien (1989), « Les xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, Tome I : Les années difficiles (1760-1839) », dans Nive Voisine (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal, 438 p.
- LEMIEUX, Raymond (1968), *L'église de l'Amiante*, Québec, Université Laval, Centre de recherches en sociologie religieuse, 282 p.
- LEMIEUX, Raymond (1995), « La paroisse entre tradition et prophétisme », dans Gilles Routhier (dir.), *La paroisse en éclats*, Ottawa, Novalis (coll. « Théologie pratiques », n° 5), p. 265-275.
- LESAGE, Germain (1961), *Histoire de Louiseville, 1665-1960*, Louiseville, Québec, Presbytère de Louiseville, 450 p.
- LÉTOURNEAU, Firmin (1950), *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Montréal, L'Imprimerie populaire, 324 p.
- LÉVESQUE, Benoît (dir.) (1997), *Desjardins : une entreprise et un mouvement ?*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 352 p.
- LEVESQUE, Ulric (1996), *Des ans... des souvenirs : Saint-Hélène-de-Kamouraska, 1846-1996*, Sainte-Hélène-de-Kamouraska [Québec], Comité des fêtes du 150<sup>e</sup>, 662 p.
- L'HEUREUX, Pierre (1994), *Étude des fonctions de survivance ethno-religieuses et d'intégration socio-culturelle d'une institution ethnique aux États-Unis. Le cas des écoles paroissiales catholiques franco-américaines de Manchester, N.H., 1900-1940*, Thèse de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 175 p.
- LINTEAU, Paul-André (1992-1993), « L'expansion des caisses populaires à Montréal, 1940-1960 », *Coopératives et développement*, vol. 24, n° 2, p. 21-38.
- LINTEAU, Paul-André et Jean-Claude ROBERT (1985), « Montréal au 19<sup>e</sup> siècle : bilan de recherche », *Revue d'histoire urbaine*, vol. 13, n° 3 (février), p. 207-223.
- LIPTAK, Dolores Ann (1985), « The National Parish : Concept and Consequences for the Diocese of Hartford, 1890-1930 », *Catholic Historical Review*, vol. 71, p. 52-64.
- LORD, France (1999), *La muette éloquence des choses : collections et expositions missionnaires de la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946*, Thèse de doctorat (histoire) Université de Montréal, 2 t.
- Lovell's Montreal Directory for 1879-80* (1880), Montréal.
- MAGNAN, Denis-Michel-Aristide (1912), *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, C. Amat, 356 p.
- MAGNAN, Hormidas (1925), *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec*, Arthabaska, Québec, L'Imprimerie d'Arthabaska, 738 p.
- MAGUIRE, Thomas (1830), *Recueil de notes diverses sur le gouvernement d'une paroisse, l'administration des sacrements, etc. : adressée à un jeune curé de campagne*, Paris, Décourchant, 278 p.
- MAILLOUX, Alexis (1879), *Histoire de l'Île-aux-Coudres depuis son établissement jusqu'à nos jours*, Montréal, La compagnie de lithographie Burland-Desbarats, 91 p.

- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Nicolet* (1885-), Nicolet.
- Mandements de l'évêque de Montréal, publiant le décret apostolique du 30 juillet 1872* (1872).
- Mandements des évêques de Montréal* (MEM) (1869), *Lettre pastorale des évêques de Montréal contre les mauvais journaux*, 31 mai 1858, volume 3, Montréal, Typographie Le Nouveau Monde, p. 406-407.
- Mandements des évêques de Montréal* (MEM) (1894), volume 11, Montréal, Arbour et Laperle, p. 449-469.
- Mandements des évêques de Rimouski 1867-1878* (1878), Rimouski, Imprimerie A.G. Dion, p. 440
- Mandements des évêques de Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Chancellerie de l'évêché, vol. 8, p. 109, 115 et 265.
- Mandements des évêques de Valleyfield* (1922), Paris, Pierre-Tequi libraire-éditeur, vol. 3, p. 125-126.
- Mandements, lettres pastorales circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection* (1887), vol. VIII, Montréal, J. A. Plinguet.
- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec* (1887-), Québec, A. Côté.
- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec* (MEQ), vol. 1, 1660-1740, p. 282.
- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de St-Hyacinthe* (1888-), Montréal, Beauchemin.
- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Trois-Rivières* (1852-), Trois-Rivières.
- Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection* (1869-), Montréal, Chapleau.
- Manque-t-on de prêtres au Diocèse de Québec ?* (1949), Québec, Archevêché de Québec.
- MARION, Marcel (1979), *Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Picard, p. 172-176.
- MARROU, Henri Irénée (1951), *À Diognète : édition critique, traduction et commentaire*, Paris, Cerf (coll. « Sources chrétiennes », n° 33), 288 p.
- MARSHALL, Joan (1994), *A Solitary Pillar : Montreal's Anglican Church and the Quiet Revolution*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 220 p.
- MARTIN, Julie (1994), *Rivière-du-Loup et son espace au XIX<sup>e</sup> siècle : du village linéaire à la ville industrielle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 130 p.
- MARTIN, Paul-Louis (1988), « Introduction aux métiers de la pierre et de l'argile », dans Jean-Claude Dupont (dir.), *Exercices des métiers de la pierre et de l'argile*, Québec, CELAT (coll. Cahiers du CELAT, n° 9), p. 1-50.
- MARTIN, Paul-Louis (1996), « Les logiques de production du paysage : analyse historique d'un paysage du Bas-St-Laurent », dans *Les États généraux du paysage québécois : notions de paysage et modèles d'analyse : recueil de conférences, le 15 novembre 1996 au Musée des arts et traditions populaires du Québec*, Trois-Rivières, Québec, Secrétariat des États généraux du paysages québécois, section 7.
- MARTIN, Paul-Louis (1999), *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 378 p.
- MATHIEU, Jacques et Alain LABERGE (dir.) (1991), *L'occupation des terres dans la vallée du Saint-Laurent : les aveux et dénombremments, 1723-1745*, Sillery, Septentrion, 415 p.
- MAURAUULT, Olivier (1923), *Saint-Jacques de Montréal : l'église-la paroisse*, Montréal, Au presbytère, 126 p.
- MAURAUULT, Olivier (1929), *La Paroisse : histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien.
- MAURAUULT, Olivier (1957), *La Paroisse : histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien frères, 240 p. (Réédition, rev. et augm. de 1929)
- MAURAUULT, Olivier (1959), *L'œuvre et la fabrique de Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien frères, 86 p.
- MCDANNELL, Colleen (1996), « Going to the Ladies' Fair, Irish Catholics in New York City, 1870-1900 », dans Ronald H. Bayor and Timothy J. Meagher (dir.), *The New York Irish*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, p. 234-251.
- MCLEOD, Roderick (1997), *Salubrious Settings and Fortunate Families : The Making of Montreal's Golden Square Mile, 1840-1895*, thèse de doctorat (histoire), McGill University, 250 p.
- MELBIN, Murray (1987), *Night as Frontier : Colonizing the World After Dark*, New York, Free Press, 230 p.
- MENDRAS, Henri (1976), *Sociétés paysannes : éléments pour une théorie de la paysannerie*, Paris, Armand Colin, 235 p.
- MERCATOR, Paul (collectif) (1997), *La fin des paroisses ? Recompositions des communautés, aménagement des espaces*, Paris, Desclée de Brouwer, 190 p.
- MERCIER, Honoré (1890), *Réponse de l'honorable Mercier au pamphlet de l'association des Equal Right, contre la majorité des habitants de la province de Québec*, Québec, 88 p.
- Messire Joseph-Augustin Chevalier ; jubilé de diamant sacerdotal, 1867-1927*, (1927) [Manchester, N.H., Avenir national], 118 p.
- METZ, René (1974), « La paroisse en France à l'époque moderne et contemporaine », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 60, p. 279-295 et vol. 61, p. 5-24.
- MIGNEAULT, Pierre-Basile (1893), *Le droit paroissial*, Montréal, Beauchemin et fils, 690 p.
- MILOT, Maurice (1989), « Drummondville au XIX<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers nicolétains*, vol. 2, n° 4 (décembre), p. 109-178.
- MINER, Horace Mitchell (1985), *Saint-Denis: un village québécois*, LaSalle, Hurtubise HMH, 392 p.

- MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE [BUREAU DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC] (1965), *Les caisses populaires au Québec, 1953-1962*, Québec (coll. « Publication n° 9 »).
- MINVILLE, Esdras (dir.) (1943), *L'agriculture : étude*, Montréal, Fides, 555 p.
- MITCHELL, Sœur Estelle (1964), *Mère Jane Slocombe, neuvième supérieure générale des sœurs grises de Montréal, 1819-1872*, Montréal, Fides, 494 p.
- MONTBRIAND, Monique (1983), « L'Église des Récollets à Montréal (c. 1703-1867) », *Cahier de la Société historique de Montréal*, vol. 2, n°s 2-3 (mars-juin), p. 132-134.
- MONTBRIAND, Monique (1986), « Le clergé, l'éducation et les paroisses dans le diocèse de Montréal en 1836 », dans Roland Litalien (dir.), *L'Église de Montréal 1836-1986*, Montréal, Fides, p. 162-166.
- MONTMINY, Jean-Paul (1969), « L'Avenir, 1847-1857 », dans *Recherches sociographiques*, vol. 10, n°s 2-3 (mai-décembre), p. 335-336.
- MONTPETIT, Raymond (1990), « La construction de l'Église Notre-Dame de Montréal : quelques pistes pour une interprétation socio-historique », dans Jean-Rémi Brault (dir.), *Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Leméac, p. 149-198.
- MOREAU, Louis Edmond (1871), *Nos Croisés, ou Histoire anecdotique de l'expédition des volontaires canadiens à Rome pour la défense de l'église*, Montréal, Fabre & Gravel, 338 p.
- MOREAUX, Colette (1969), *Fin d'une religion ? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 485 p.
- MORNEAU, Jocelyn (1998), *Petits pays et grands ensembles : les articulations du monde rural au XIX<sup>e</sup> siècle. L'exemple de Berthierville et de Louiseville*, Thèse de Ph. D. (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 552 p.
- MORRISET, Michel (1987), *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, L'Harmattan, 205 p.
- MOTHON, Louis-Alexandre (1975), « Le résumé de notre vie », *Année dominicaine*, juin-juillet-août, dans J.-A. Plourde (dir.), *Dominicains au Canada. Livre des documents, 2, Les cinq fondations avant l'autonomie, 1881-1911*, s.l., p. 91-113.
- MUIR, Edward (1981), *Civic Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, N. J., Princeton University Press, 356 p.
- MUSÉE DU QUÉBEC (1984), *Le Grand héritage : L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, gouvernement du Québec.
- NAYLOR, Tom (1975), *The History of Canadian Business 1867-1914*, Toronto, James Lorimer, 2 t.
- NAZ, Raoul (1949), *Dictionnaire de droit canonique*, tome IV, Paris, p. 1231-1244.
- NICOLSON, Murray W. (1983), « Irish Tridentine Catholicism in Victorian Toronto : Vessel for Ethno-religious Persistence », *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Sessions d'études*, vol. 50, p. 415-436.
- NICOLSON, Murray W. (1993), « The Growth of Roman Catholic Institutions in the Archdiocese of Toronto, 1841-1890 », dans Terrence Murphy and Gerald Stortz (dir.), *Creed and Culture. The Place of English-Speaking Catholics in Canadian Society, 1750-1930*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, p. 152-170.
- NOËL, Françoise (1988), *Competing for Souls : Missionary Activity and Settlement in the Eastern Townships, 1784-1851*, Sherbrooke, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, (coll. « Histoire des Cantons de l'Est », n° 8), 286 p.
- O'GALLAGHER, Mariana (1979), *Saint-Patrice de Québec. La construction d'une église et l'implantation d'une paroisse*, Québec, Société historique de Québec (coll. « Cahier d'histoire », n° 32), 126 p.
- OLSON, Sherry (1995), « One Brilliant Blaze of Light in Nineteenth-Century Montreal », dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *Espace et culture/Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 253-264.
- OLSON, Sherry (1996), « Le peuplement de Montréal », dans Serge Courville (dir.), *Atlas historique du Québec : population et territoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 81-94.
- OLSON, Sherry et Patricia THORNTON (1992), « Familles montréalaises du XIX<sup>e</sup> siècle : trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, p. 51-75.
- One Hundred Years of Masses, One Hundred Years of People, St. Gabriel's, Montreal, 1870-1970 (1970)*, Montréal.
- Ordonnances faites et passées par le Gouverneur et le Conseil législatif de la province de Québec (1795)*, Québec, p. 26
- OUELLET, Fernand (1971), « L'agriculture bas-canadienne vue à travers les dîmes et les rentes de la terre », *Histoire sociale/Social History*, vol. 8 (novembre), p. 5-44
- PAGNULO, Siméon (1872), *Études historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada*. Montréal, C.O. Beauchemin & Valois, 409 p.
- PAQUET, Louis-Adolphe (1912), « La dîme », *Mémoires de la société royale du Canada*, 3<sup>e</sup> série, tome 5, p. 3-17.
- PARENT, Henriette (1995), *Fier de son histoire. Saint-Paul d'Aylmer se raconte*, s.l., 148 p.
- PARIZEAU, Gérard (1935), *L'assurance contre l'incendie au Canada : évolution, pratique, vocabulaire*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 252 p.
- PARIZEAU, Gérard (1961), *Traité d'assurance contre l'incendie au Canada*, Montréal, Les Presses de l'École des hautes études commerciales, 465 p.
- Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973 ([1973])*, Saint-Thuribe de Portneuf, Qué., Comité du 75<sup>e</sup> anniversaire, 1898-1973, 200 p.
- Paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle : ma paroisse, un lieu d'accueil, 1964-1989 (1989), Sainte-Foy, 40 p.

- PAYETTE, Céline (1991), *Les vocations féminines de la région montréalaise au XIX<sup>e</sup> siècle*. Mémoire de maîtrise (science des religions), Université du Québec à Montréal, 306 p.
- PELLETIER, Louis (1993), *Le clergé en Nouvelle-France : étude démographique et répertoire biographique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (coll. « Démographie canadienne »), 324 p.
- PERRON, Normand (1980), « Genèse des activités laitières 1850-1960 », dans Normand Séguin, *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, p. 113-140.
- PICHÉ, Lucie (1999), « La jeunesse ouvrière catholique féminine. Un lieu de formation sociale et d'action communautaire, 1931-1966 », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 4 (printemps), p. 481-506.
- Pièces concernant les affaires du séminaire de Montréal à Rome* (1866).
- PIGEON, Louis-Philippe (1947-1948), « Législation civile des paroisses. Régime anglais », *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Rapport 15, p. 93-99.
- PINARD Guy (1987-1989), *Montréal : son histoire, son architecture*, Montréal, La Presse, t.1 et t. 3, 346 p. et 560 p.
- PLANTE, Guy (1971), *Le rigorisme au XVIII<sup>e</sup> siècle. M<sup>gr</sup> de Saint-Vallier et le sacrement de pénitence* (1685-1727), Gembloux, J. Duculot, 1971, 189 p.
- PLANTE, Hermann (1970), *L'Église catholique au Canada (1604-1886)*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 510 p.
- POIRIER, Jean (1991), *Le crédit dans une caisse populaire en milieu urbain : Saint-Alphonse d'Youville, 1940-1950*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 179 p.
- PORTER, John et Léopold DÉSY (1973), *Calvaires et croix de chemins du Québec*, Montréal, Éditions HMH (coll. « Ethnologie québécoise », n° 15), 145 p.
- POULIN, Pierre (1990), *Histoire du Mouvement Desjardins. Tome 1 : Desjardins et la naissance des caisses populaires, 1900-1920*, Montréal, Québec/Amérique, 373 p.
- POULIN, Pierre (1994) *Histoire du Mouvement Desjardins. Tome 2 : La percée des caisses populaires, 1920-1944*, Montréal, Québec/Amérique, 449 p.
- POULIN, Pierre (1998) *Histoire du Mouvement Desjardins. Tome 3 : De la caisse locale au complexe financier*, Montréal, Québec/Amérique, 480 p.
- POULIOT, Jean-François (1919), *Le droit paroissial de la Province de Québec*, Fraserville, Québec, Imprimerie Le Saint-Laurent, 636 p.
- POULIOT, Léon (1977), *Monseigneur Bourget et son temps, Tome V : 1. Les derniers combats : le démembrement de la paroisse Notre-Dame (1865) : 2. Vingt-cinq années de luttes universitaires* (1851-1876), Montréal, Bellarmin, 319 p.
- Premier congrès eucharistique national, 22-26 juin 1938* (1939), Québec, l'Action catholique.
- PROULX, Georges-Étienne (1958), « Les Canadiens ont-ils payé la dime entre 1760-1775 ? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.11, n° 4 ( mars ), p. 533-555
- PROULX, Jean-Pierre (1998), « L'évolution de la législation relative au système électoral scolaire québécois (1829-1989) », *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 10, n°s 1-2 (printemps/automne), p. 20-47.
- PROVENCHER, Jean (1988), *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*. Montréal, Boréal Express, 605 p.
- Rapport de l'Union Allet, 1875-1876 et 1876-1877.*
- Rapport du Comité permanent de l'agriculture, de l'immigration et de la colonisation sur l'opportunité de créer un crédit agricole* (1922), Québec, 14 décembre, p. 51.
- RAWLYK, Geo A. (dir.) (1990), *The Canadian Protestant Experience, 1760-1990*. Burlington, Ontario, Welch, 252 p.
- Recueil d'ordonnances synodales et épiscopales* (1859), Québec, Brousseau, 351 p.
- « Règlements des districts de paroisse, 1722 » ([1722], 1854), dans *Édits, ordonnances royaux, déclarations et arrêts du conseil...*, Québec, E.R. Fréchette, p. 443-462.
- Règles et règlements du cimetière de Notre-Dame de Belmont à l'usage de la paroisse de Notre-Dame de Québec* (1859), Québec, P. Lamoureux, 14 p.
- Report of the Royal Commission on Life Insurance* (1907).
- Requête en appel contre le démembrement de la paroisse de Montréal adressé à M<sup>gr</sup> de Tloa, 9 décembre 1866* (1866). (Signé par le curé Victor Rousselot).
- RICHARD, D<sup>r</sup> Jean-Baptiste (1939), *Les églises de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, Saint-Hyacinthe, Société d'histoire de Saint-Hyacinthe (coll. « Documents mas-koutains », n° 4).
- RINGUET (1938), *Trente arpents : roman*, Montréal, Fides, 306 p.
- ROBERT, Adolphe (1938), « La survivance de l'esprit français aux États-Unis », dans Adrien Verrette (dir.), *La croisade franco-américaine*, Manchester, L'Avenir national, p. 159-173.
- ROBERT, Jacques (1979), *Les chapelles de procession du Québec*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 163 p.
- ROBERT, Jean-Claude (1994), *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global / Libre Expression, 167 p.
- ROBICHAUD, Léon (1989), « Le pouvoir, les paysans et la voirie au Bas-Canada à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Université McGill, 142 p



- ROBILLARD, Denise (1994), *La traversée du Saguenay : cent ans d'éducation : Les Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil de Chicoutimi, 1894-1994*, Montréal, Bellarmin, 648 p.
- ROBY, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Sillery, Septentrion, 434 p.
- RONCAYOLO, Marcel (1990), *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 278 p.
- ROUSSEAU, Jacques (1974), *Voyages de Pehr Kalm au Canada*, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre.
- ROUSSEAU, Louis (1976), *La prédication à Montréal de 1800 à 1830 : approche religieuse*, Montréal, Fides, 269 p.
- ROUSSEAU, Louis (1998), « Crises, choc et revitalisation culturelle dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Michel Lagrée (dir.), *Chocs et ruptures en histoire religieuse, fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 51-69.
- ROUSSEAU, Louis et Frank William REMIGGI (dir.) (1998), *Atlas historique des pratiques religieuses : le sud-ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 235 p.
- ROUSSEAU, Yvan (1995), « Du projet de reconquête économique à l'idée de management. Un bilan des études consacrées au mouvement Desjardins », *Histoire sociale/Social History*, vol. 29, n<sup>o</sup> 57, p. 97-132.
- ROUSSEAU, Yvan et Roger LEVASSEUR (1995), *Du comptoir au réseau financier : l'expérience historique du Mouvement Desjardins dans la région du centre du Québec, 1909-1970*, Montréal, Boréal, 388 p.
- ROUTHIER, A.-B. (1881), « Le rôle de la race française en Amérique », dans H.-J.-B. Chouinard (dir.), *Fête nationale des Canadiens-Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, Imprimerie A. Côté et cie, p. 282-296.
- ROUX, Simone (1976), *La maison dans l'histoire*, Paris, Albin Michel, 299 p.
- ROY, Fernande (1982), « Une mise en scène de l'Histoire : la fondation de Montréal à travers les siècles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n<sup>o</sup> 1 (été), p. 7-36.
- ROY, Fernande (1988), *Progrès, harmonie, liberté : le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 301 p.
- ROY, Fernande (1993), *Histoire des idéologies au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Boréal, 127 p.
- ROY, Jean (1985), « Les revenus des curés du diocèse de Nicolet, 1885-1904 », *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Session d'étude*, p. 51-67.
- ROY, Jean (1990), « Deux évêques trifluviens en visite : Thomas Cooke et Louis-François Laflèche et la gestion des paroisses (1852-1898) », *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Études d'histoire religieuse*, vol. 57, p. 89-110.
- ROY, Jean (1997), « Quelques influences françaises sur l'historiographie religieuse du Québec des dernières décennies », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n<sup>o</sup> 2 (automne), p. 301-316.
- ROY, Jean et Christine HUDON (1994), *Le journal de Majorique Marchand, curé de Drummondville, 1865-1889*, Sillery, Éditions du Septentrion, 335 p.
- ROY, Jean et Christine HUDON (1995), « Pastorale et vie religieuse dans les missions des townships au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *Espace et culture/Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 165-174.
- ROY, Jean et Daniel ROBERT (1984), « Les rapports annuels des curés et l'histoire des paroisses dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Archives*, vol. 16, n<sup>o</sup> 1 (juin), p. 31-59.
- ROY, Pierre-Georges (1931), *Inventaire des procès-verbaux des Grands Voyers*, Beauceville, L'Éclaireur, volume 5.
- ROY, Pierre-Georges (1941), *Les cimetières de Québec*, Lévis, Imprimerie Le Quotidien, 270 p.
- RUDIN, Ronald (1990), *In Whose Interest ? Quebec's Caisses Populaires 1900-1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 185 p.
- RUMILLY, Robert (1941), *Histoire de la Province de Québec. Vol. I : George-Étienne Cartier*, Montréal, Valiquette, 409 p.
- RUMILLY, Robert (1958), *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Publié par l'auteur sous les auspices de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 552 p.
- RUMILLY, Robert (1970), *Histoire de Montréal*, tome 2, Montréal, Fides, 418 p.
- RYAN, William F. (1966), *The Clergy and Economic Growth in Quebec (1896-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 348 p.
- SAINT-PIERRE, Diane (1997), *La mutualité-incendie au Québec depuis 1835 : au cœur de l'histoire de Promutuel*, Sillery, Groupe Promutuel, Fédération des sociétés mutuelles d'assurance générale et INRS, 234 p.
- SAINT-PIERRE, Jacques (1997), *Histoire de la Coopérative fédérée : l'industrie de la terre*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Les éditions de l'IQRC, 287 p.
- SAINT-VALLIER, M<sup>gr</sup> Jean-Baptiste DE LA CROIX DE CHEVRIÈRES de (1703), *Rituel du diocèse de Québec*, Paris, S. Langlois, 604 p.
- SANFAÇON, Roland (1958), « La construction du premier chemin Québec-Montréal et le problème des corvées (1706-1737) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n<sup>o</sup> 1 (juin), p. 3-29.
- SANTERRE, Richard (1993), *La paroisse Saint-Jean-Baptiste et les Franco-Américains de Lowell, Massachusetts, 1868 à 1968*, Manchester, N.H., Éditions Lafayette, 311 p.
- SAVARIA, J.T. (1898), « Quelques considérations sur la dîme et les offrandes faites pour le culte divin », dans *Le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel suivi de quelques considérations sur la communion des saints et sur la dîme*, Montréal, Monastère des carmélites, p. 296-354.
- SÉGUIN, Normand (1977), *La conquête du sol au 19<sup>e</sup> siècle*, Québec, Boréal Express (coll. « 17/60 », n<sup>o</sup> 9), 295 p.

- SÉGUIN, Normand et al. (1980), *Agriculture et colonisation au Québec : aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 220 p.
- SEMPLE, Neil (1996), *The Lord's Dominion : The History of Canadian Methodism*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 565 p.
- SIMARD, Jean (1989), *Les Arts sacrés au Québec*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 319 p.
- SLACK, Paul (1995), *The English Poor Law, 1531-1782*. Cambridge, New York, Cambridge University Press, 73 p.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE RÉGIONALE DE SAINT-HYACINTHE (1998), *Saint-Hyacinthe, 1748-1998*, Québec, Septentrion, 405 p.
- Souvenir of the Golden Jubilee of St. Patrick's Total Abstinence and Benefit Society, 1840-1890* (1890), Montréal.
- SWEENEY, Robert C. H. (1995), « Un effort collectif québécois : la création, au début du xx<sup>e</sup> siècle, d'un marché privé et institutionnalisé de capitaux », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n<sup>o</sup> 1 (été), p. 35-72.
- SYLVAIN, Philippe (1982), « Ignace Bourget », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XI : de 1881 à 1891, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, p. 103-115.
- SYLVAIN, Philippe et Nive VOISINE (1991), « Les xviii<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, tome 2 : Réveil et consolidation (1840-1898), dans Nive Voisine (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal, 507 p.
- TASCHEREAU, E.-A. (1895), *Discipline du diocèse de Québec*, Québec, Brousseau, 303 p.
- TESSIER, Albert (1972), *Sainte-Anne-de-la-Pérade : bref historique de trois siècles de vie paroissiale*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 40 p.
- TÊTU, H. et C.-O. GAGNON (1887), *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Evêques de Québec, 1660-1740*, Québec, A. Côté, vol. I.
- The Case of St. Patrick's Congregation as to the Erection of the New Canonical Parish of St. Patrick's Montreal* (1866), Montréal, Lovell.
- The Story of One Hundred Years: Centenary St. Ann's Church, Montreal* (1954), Montréal.
- THÉBERGE, Rodrigue (1987), « Une morale pour une pastorale de la miséricorde. L'homme apostolicus », dans Jean Delumeau (dir.), *Alphonse de Liguori, pasteur et docteur*, Paris, Beauchesne, p. 127-138.
- THÉRIAULT, Léon (1976), « Les missionnaires et leurs paroissiens dans le nord-est du Nouveau-Brunswick, 1766-1830 », *Revue de l'Université de Moncton*, 9, 1, 2 et 3 (octobre), p. 31-53.
- THÉROUX, Bernard (1976), « La consolidation du groupe franco-américain », dans le Comité de Vie franco-américaine, *Le Franco-Américain au 20<sup>e</sup> siècle*, Manchester, N.H., p. 19-27.
- THIBAUT, Charles (1887), *Le double avènement de l'Homme-Dieu ou les deux unités religieuses et politiques des peuples. Discours prononcé de Charles Thibault à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Waterloo, le 28 juin 1887*, Montréal, 35 p.
- TOKER, Franklin (1991), *The Church of Notre-Dame in Montreal : An Architectural History*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2<sup>e</sup> éd., 124 p.
- TOMASI, Silvano M. (1975), *Piety and Power : The Role of the Italian Parishes in the New York Metropolitan Area, 1880-1930*, New York, The Center for Migration Studies, 201 p.
- TRIGGER, Rosalyn (1997), *The Role of the Parish in Fostering Irish-Catholic Identity in Nineteenth-Century Montreal*, mémoire de maîtrise (géographie), Université McGill, 144 p.
- TRIGGER, Rosalyn (2001), « The Geopolitics of the Irish-Catholic Parish in Nineteenth-century Montreal », *Journal of Historical Geography*, vol. 27, n<sup>o</sup> 4.
- Trois-Rivières : album illustré : histoire, géographie, industrie* (1903), [Montréal, Guertin].
- TRUDEL, F.-X.-A. (1908), « Déclaration assermentée de l'avocat F.-X.-A. Trudel », dans Arthur Savaète, *Vers l'abîme*, tome 1, Paris, A. Savaète, p. 62.
- TRUDEL, Marcel (1955), *Chiniquy*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 339 p.
- TRUDEL, Marcel (1983), *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. III : *La seigneurie des Cent-Associés 1627-1663*, tome 2 : *La société*, Montréal, Fides, 669 p.
- TRUDEL, Marcel (1997), *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. IV : *La seigneurie de la Compagnie des Indes occidentales, 1663-1674*, Montréal, Fides, 894 p.
- TRUDEL, Marcel (1999), *Histoire de la Nouvelle-France*, tome X : *Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France (1759-1764)*, Montréal, Fides, 612 p.
- TRUESDELL, Leon (1943), *The Canadian Born in the United States : an Analysis of the Statistics of the Canadian Element in the Population of the United States, 1850 to 1930*, New Haven et Toronto, Yale University Press et Ryerson Press, 263 p.
- TURCOTTE, Paul-André (1988), *L'enseignement secondaire public des frères éducateurs, 1920-1970 : utopie et modernité*, Montréal, Bellarmin, 220 p.
- ULLMANN, Walter (1963), « The Quebec Bishops and Confederation », *Canadian Historical Review*, vol. 44, n<sup>o</sup> 3 (septembre), p. 213-234.
- UNDERWRITERS' SURVEY BUREAU (1926), *Insurance plan of the city of Montreal*, volume III, Toronto et Montréal, Underwriters' Survey Bureau limited.
- VACHON, André (1969), « François de Laval », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Volume II, de 1701-1740, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, p. 374-387.

- VACHON, André (1969), *François de Laval*, Québec et Montréal, Les Presses de l'Université Laval et Fides.
- VACHON, André (1970), *L'administration de la Nouvelle-France, 1627-1760*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 87 p.
- VELTMAN Calvin J. (1980), « Le sort de la Francophonie aux États-Unis », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 9, n° 1, p. 43-57.
- VELTMAN, Calvin J. (1983), *Language Shift in the United States*, Berlin, N.Y., Amsterdam, Mouton Publishers, 432 p.
- VICERO, Ralph D. (1968), *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, Thèse de Ph.D., University of Wisconsin.
- Vie de la Sœur Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Villemarie en Canada : suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à ce jour (1853)*, tome I, Villemarie, Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.
- Ville-Marie Missionnaire 1642-1942, volume-souvenir (1942)*, Montréal, Secrétaire du Comité missionnaire, 616 p.
- VILLENEUVE, Alphonse (1871-1872), *La comédie infernale : ou Conjuration libérale aux enfers : en plusieurs actes*, Montréal, Impr. Franc-parleur, 5 volumes.
- VINCENT, Odette (dir.) (1995), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 7), 763 p.
- VOISINE, Nive (1982), « Jubilés, missions paroissiales et prédication au XIX<sup>e</sup> siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 23, p. 125-137.
- VOISINE, Nive (1984), « Mouvements de tempérance et religion populaire », dans Benoît Lacroix et Jean Simard (dir.), *Religion populaire, religion de clercs ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 65-78.
- VOISINE, Nive (1987-1999), *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, 3 tomes, Sillery, Éditions Anne Sigier, 443 p., 471 p., 407 p.
- VOISINE, Nive (1990), « Elzéar-Alexandre Taschereau, 1820-1898 », dans *Dictionnaire biographique du Canada, vol. XII, de 1891 à 1900*, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, p. 1106-1115.
- VOISINE, Nive (1992), *Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada : grandes figures de leur histoire*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 430 p.
- VOISINE, Nive (avec la collaboration d'André BEAULIEU et de Jean HAMELIN) (1971), *Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1970*, Montréal, Fides, 112 p.
- VOISINE, Nive et Réal BÉLANGER (dir.) (1994), *Le diocèse de Rimouski (1867-1992)*, Rimouski, Archevêché de Rimouski, 352 p.
- VOYER, Louise (1981), *Églises disparues*, Montréal, Éd. Libre Expression, 168 p.
- WADE, Mason (1966), *Les Canadiens français de 1760 à nos jours. Tome 1 : 1760-1914*, Montréal, Cercle du livre de France, 685 p.
- WALLOT, Jean-Pierre (1973), *Un Québec qui bougeait : trame socio-politique du Québec au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Éditions du Boréal Express, 345 p.
- WATKINS, Meredith (1999), *The Cemetery and Cultural Memory : Montreal and Surrounding Villages, 1860 to 1900*, Mémoire de maîtrise (géographie), Université McGill, 91 p.
- WEBB, Sidney et Beatrice WEBB (1906), *English Local Government I : The Parish and the County*, Londres, Longmans, 664 p.
- WIEN, Tom (1987), « Visites paroissiales et production agricole au Canada vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans François Lebrun et Normand Séguin (dir.), *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières et Presses universitaires de Rennes 2, p. 183-194.
- XX<sup>e</sup> congrès eucharistique international (1911), Montréal, Beauchemin, 1102 p.
- YOUNG, Brian (1986), *In Its Corporate Capacity : The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 295 p.